

**Je jure de venger
par le verbe et par le sang**

Evguénia Iaroslavskaïa-Markon

L'ASSOIFFÉ


*Édition en soutien à
l'imprimerie anarchiste l'Impatience*

L'assoiffé, Marseille, septembre 2019
lassoiffe@riseup.net

Introduction

*Il y a au monde une chose qui rend
heureux et une autre malheureux.
La paix avec soi est la première, l'autre
l'absence de paix avec sa conscience.
Tout le reste est sottise et absurdité.*

Sergej Kravčinskij, 24 juillet 1878

La vie sans calcul. Les paroles qui ne cherchent à convaincre personne. Le fait d'agir en assumant ses propres responsabilités. Les idées mises en pratiques sans intermédiaires. Le fait de ne pas se contenter de survivre. Le fait de nourrir sa curiosité sans savoir vers quoi elle conduira. L'identification de l'ennemi de la liberté. La générosité sans rien attendre en retour. L'altruisme qui ne perd pas de vue sa propre individualité. L'amour qui coupe la respiration sans la certitude que l'oxygène revient. Connaître sa propre authenticité sans la craindre.

Cela n'est peut-être que poésie. C'est peut-être le moyen le plus rapide pour arriver devant le peloton d'exécution. L'accoutumance à la résignation et à l'obéissance et les infinies élucubrations que finit par trouver l'homme enchaîné pour n'avoir pas à affronter les problèmes de la vie, pour se sentir bien dans sa peau, pour éviter de s'aventurer sur les chemins inconnus de la liberté, pour éviter de se regarder nu dans le miroir, parce qu'au fond, la sincérité du miroir n'est que bi-dimensionnelle, se limitant à simuler l'apparence, la superficialité. Mais c'est aussi le seul moyen à ta disposition pour te regarder toi-même dans les yeux, même si la conscience est facilement contournable.

Pour ce livre que tu as entre les mains, aucun doute n'est permis. Son auteure, l'aura peut-être rencontré durant une brève période de son existence, mais elle a su s'en libérer très vite et courageusement, en conjuguant son refus d'une vie de soumission, avec le courage d'en affronter les conséquences.

Et de tous ces engrenages qui pouvaient ressembler à de la mort au sein de la vie, à de la soumission, à de la complicité avec un ordre inhumain et terrifiant, non, elle ne savait qu'en faire. Elle refusa ces infamies, elle s'y opposa, jusqu'à son dernier soupir qu'elle exhala sous un coup de pistolet sur la nuque dans une froide prison russe. « *Ça ne m'intéresse pas de falsifier la réalité, absolument pas* » nous dit Evguénia Iaroslavskaïa-Markon qui écrivit ces mots sur la première page de « Mon autobiographie ». Quelques pages seulement, écrites tandis qu'elle était détenue pour divers vols, peine qui fut aggravée pour son insubordination en prison, jusqu'à l'acte qui lui valut sa condamnation à mort : le jet d'une pierre sur la tempe du

chef tchékiste qui commanda le peloton d'exécution de son mari.

La période historique durant laquelle vécut l'auteure, les trois premières décennies du XX^{ème} siècle, entre Zamoskvoreč'e, Moscou, Berlin et Paris fut celle des promesses révolutionnaires brisées dans le sang par un régime totalitaire. Après la prise du Kremlin, les bolcheviques devinrent les nouveaux bourreaux du pouvoir, éliminant à grande échelle toute opposition, et censurant la moindre manifestation intellectuelle envers le fascisme rouge. Manipulations, falsifications, contrôles de l'État sur tout ce qui était publié, révisionnisme : c'est-à-dire le pouvoir pratiquant sa propre manipulation de la réalité. Ce qui est dicté par le pouvoir ne peut en aucun cas être la vérité, mais seulement un floutage de ce qui est possible, pour contraindre à l'obéissance et garantir la pérennité de sa tyrannie.

Le manuscrit d'Evgenia Iaroslavskia-Markon a été retrouvé en 1996 dans les archives du KGB d'Arkhangelsk.

C'est le même bureau qui abrite aujourd'hui la Direction de l'administration de la FSB (le nouveau service secret russe), et c'est le même qui attira notre attention ce matin du 31 octobre 2018 quand les médias, dans un hypocrite ballet international, rythmé par la censure et l'embarras que procure l'événement nous apprenaient que ce lieu de torture avait été dynamité.

Le quartier général des services secrets, parmi les plus efficaces au monde, a été frappé non pas par une armée, ni par un groupe paramilitaire, mais par un jeune anarchiste de dix-sept ans, accompagné seulement de quelques kilos d'explosifs et de beaucoup de détermination. Ce matin-là,

l'horrible géant de l'état a alors montré toute sa fragilité. Le jeune n'a peut-être pas eu le temps d'écrire sa biographie, mais lui aussi, comme Evguénia, a laissé un dernier message écrit. La nouvelle de cette attaque s'accompagnait en fait des paroles claires de cet anarchiste, publiées par lui sur le web. Il a décidé de faire exploser sa colère et sa cohérence anarchiste :

Compagnons, maintenant il va y avoir une attaque terroriste contre le bâtiment du FSB d'Arkhangelsk, dont j'assume la responsabilité. Les raisons sont claires pour vous. En réponse au FSB qui fabrique des affaires [judiciaires] et torture des gens, j'ai décidé d'y aller. Je mourrai très probablement dans l'explosion, puisqu'elle s'active directement en appuyant sur le bouton attaché au couvercle de la bombe. Du coup, je vous demande de diffuser les informations sur l'attaque terroriste : qui l'a mené et ses raisons. Voilà, c'est tout. Je vous souhaite d'avancer résolument et sans compromis vers notre but. Je vous souhaite l'avenir radieux du communisme anarchiste !

Mikhail Vasilievich Zhlobitsky déclencha à l'intérieur du bâtiment la bombe qu'il transportait dans son sac à dos, démontrant que malgré l'actuel affaiblissement de la ferveur anarchiste, certains ne se repliaient pas dans leur salon idéologique, et qu'il y en avait encore qui vivaient avec le couteau entre les dents. Lui non plus ne se reconnaissait pas dans cette vie imposée, il s'y opposa, jusqu'à son dernier soupir dans cette explosion au sein du symbole qu'il avait découvert par le témoignage des tortures subies récemment par quantité d'anarchistes.

Le siège maudit des services secrets d'Arkhangelsk n'est pas le seul endroit où se sont croisés ces deux courageux anarchistes. Nous retrouvons en eux le courage, la sincérité envers eux-mêmes, et l'honnêteté intellectuelle transformée en action à travers les divers actes qui les ont conduits à la mort. Il s'agissait de se mettre en règle avec leur conscience en constatant que tortionnaires et bourreaux pouvaient poursuivre tranquillement leurs atrocités... un avertissement à tous ceux qui ne reconnaissent pas cette vie imposée, qui vont à son contre, jusqu'au dernier soupir, dans les flammes d'une révolte individuelle que tous n'ont pas encore abandonnée.

Mon autobiographie

Evguénia Iaroslavskaïa-Markon

Avertissement : ne soyez ni étonnés ni troublés par ma sincérité. En fait, je suis convaincue que la sincérité est toujours avantageuse pour l'homme car si noirs que soient ses actes et ses pensées, ils le sont beaucoup moins que ce qu'en pense son entourage... Dans mon enfance déjà, je me disais toujours : « comme ce serait bien que nous soyons, moi et tous les autres êtres humains, transparents, comme en verre, et qu'on puisse voir entièrement, comme à travers une vitrine, toutes nos pensées, tous nos désirs, tous les véritables mobiles de nos actes ; chacun verrait alors l'autre comme celui-ci s'imagine être ; or nous sommes bien loin en général de penser du mal de nous-mêmes ! »

Autre avertissement : je n'écris pas cette autobiographie pour vous, messieurs des services de police (si vous étiez les seuls à en avoir besoin, je n'aurais jamais commencé à l'écrire !) — j'ai simplement envie moi-même de fixer ma vie sur le papier, mais du papier, je ne peux m'en procurer nulle part qu'au Bureau d'information et de sécurité du camp (le papier a disparu de notre Union — ce n'est pas pour rien que « la production renaît et l'économie s'organise »). J'écris pour moi. Écrire pour falsifier la réalité, ça n'a aucun intérêt. D'autant plus que je n'ai rien à perdre. Voilà pourquoi je suis sincère.

Je suis née le 14 mai 1902 dans la rue Bolchaïa Polianka du quartier de Zamoskvorietchié. J'ai grandi sous l'empire de trois forces d'égale intensité : en premier lieu l'influence de mon père ¹, scientifique (philologue et historien-hébraïsant), homme à la tournure d'esprit plutôt ouest-européenne que russe, qui aimait dans la vie comme dans la science tout ce qui est concret, relevant du menu détail et de la vie de tous les jours. Ses yeux étaient tournés vers le Moyen Âge, non point le Moyen Âge mystique des médiévistes volontiers philosophes, mais vers celui du quotidien (ainsi, par exemple, le sujet préféré des conférences de mon père était « Les voyageurs juifs au Moyen Âge »), qui plus est de l'époque tardive, avec un avant-goût de Renaissance et de Réforme. C'est de mon père que je tiens mon amour pour cette période de l'histoire, mon amour pour la science en général — non point un simple désir d'acquérir du savoir et d'appliquer ce savoir à la vie, mais un amour de la science, comme on aime quelque chose de beau, plein de couleurs et d'images, par ailleurs depuis longtemps familier, intime, presque familial... De mon père, j'ai hérité un état d'esprit rieur et railleur ; ou plutôt, je dois tout cela au fait que, tout en étudiant la philosophie, j'ai évité les brouillards de la métaphysique et chéri les domaines exacts, précis : logique et théorie de la connaissance, j'ai également hérité de lui un esprit d'observation, une curiosité pour toute espèce de psychologie et toute espèce de mode de vie (c'est, en partie, ce qui m'a plus tard amenée aux expériences sociales, au désir d'étudier et de connaître les mœurs de la « racaille », mais en partie seulement...).

La deuxième force ayant agi sur moi est l'influence des frères et des sœurs de ma mère. C'était une famille d'intellectuels à tendance révolutionnaire, acteurs des événements de 1905, petits militants politiques, honnêtes à n'en plus pouvoir, à cheval sur les principes jusqu'à la bêtise, engagés jusqu'à la myopie. C'est sous leur influence que j'ai commencé à avoir douloureusement honte de l'atmosphère paisible et repue de la maison paternelle, honte de n'avoir pas dû souffrir la faim et la gêne, mais surtout honte de grandir comme une « fille à sa maman », à l'abri de toute intempérie et constamment protégée (et on me protégeait d'une impardonnable manière : jusqu'à l'âge de quatorze ans, je n'ai pas eu le droit de sortir seule de la maison, et même pour aller au lycée, j'étais accompagnée d'une bonne !). Alors je rêvais constamment du bonheur ce serait de vivre dans un sous-sol humide, comme la fille de la lavandière de notre cour, de porter un fichu au lieu d'un chapeau (le chapeau est la « marque de Caïn » trahissant l'origine bourgeoise), de courir pieds nus et de travailler, adolescente, à l'usine... Devenir quand je serais grande une révolutionnaire vivant la clandestinité était pour moi un projet fermement arrêté, mais j'avais un autre rêve, encore plus doux, un rêve secret : celui de rejeter tout ce qui relevait de l'intelligentsia, de renoncer même à mon instruction, d'abandonner les études, de quitter ma famille et de partir à jamais pour travailler à l'usine, et même d'épouser non pas un intellectuel, non pas un leader révolutionnaire, mais un simple ouvrier... J'aurais bien quitté la maison pour de bon, mais j'avais terriblement pitié pour mon père et ma mère, j'étais leur seul enfant.

La troisième force qui a orienté mon éducation est l'influence de la gouvernante allemande qui m'a élevée dès l'âge de trois ans. C'est sa rigoureuse droiture germanique qui est au fondement de ma franchise que d'aucuns tiennent pour une naïve tendance au bavardage (peut-être ces « aucuns » ont-ils d'ailleurs raison !). C'est cette même vieille Allemande qui a réussi à m'inculquer l'amour de la nature, une tendresse profonde pour le monde du passé et même un sentiment patriotique — fort singulier pour une Moscovite comme moi — pour tout ce qui est allemand. La littérature allemande, la langue allemande, les paysages d'Allemagne, le Rhin allemand me — remplissent d'attendrissement encore aujourd'hui. Même la monarchie des Hohenzollern ne m'a jamais paru aussi répugnante que celle des Romanov... Et, enfin, avoir été élevée par une vieille fille explique que je n'ai jamais su de ma vie me vêtir avec goût et élégance ; même dans mes plus tendres années de jeune fille je ne portais que des vêtements extrêmement solides, retailés dans les robes de maman, vêtements un peu grossiers, à la coupe maladroite et, à dessein, démodés. J'ai toujours relégué l'habillement au tout dernier plan ; les sujets culturels, comme par exemple l'art et la littérature, et même la gastronomie, m'intéressaient et m'intéressent toujours beaucoup plus que les plus esthétiques [illisible] chiffons.

J'ai été enfant jusqu'à l'âge de six ans... Entre six et douze, se sont formées mes trois premières grandes idées dont les deux dernières m'ont accompagnée toute ma vie. La première est celle du végétarisme ; la deuxième est celle de l'égoïsme absolu (même en se sacrifiant, l'homme le fait pour lui, pour éviter les souffrances et se procurer, ne serait-ce que pour un instant, la jouissance de prendre

conscience de son héroïsme...). Beaucoup plus tard, dix ou douze ans après, j'ai retrouvé mes points de vue chez Stirner dont les œuvres ne m'étaient encore jamais tombées entre les mains. La troisième est que les hommes sont universellement innocents, qu'aucun n'est responsable ni coupable de ses actes : un enchaînement de causes dépendant de l'ensemble du monde, et non d'une personne en particulier, façonne le caractère de l'être humain, lequel, se heurtant à certaines circonstances, entraîne avec une implacable fatalité, de manière inévitable, telles conséquences et non telles autres. Un soi-disant « salaud » est aussi peu coupable de ce que l'hérédité, le milieu ou même des circonstances supérieures, « accidentelles » — tel coup reçu par sa mère pendant la grossesse, ou telle impression fugitive née d'une conversation entre inconnus entendue par hasard dans sa prime enfance — ont finalement fait de lui que l'est une feuille d'imprimerie qui, pour une raison quelconque, sort défectueuse de la presse typographique. Le produit défectueux doit être retiré, parfois détruit, mais peut-on pour autant le tenir pour coupable ? Cette écharde du pardon universel, je la porte toujours en moi, et tout en haïssant le système — par exemple, votre système « soviétique » — je ne reporte jamais ma haine sur les hommes. Si je voyais un tchékiste se noyer, je lui tendrais la main sans réfléchir, pour le sauver, ce qui ne m'empêcherait pas, bien entendu, d'abattre le même homme dans l'exercice de ses fonctions, de l'abattre comme un chien (ou comme un tchékiste, c'est du pareil au même). Une serpillière sale n'est pas coupable d'avoir servi à nettoyer les toilettes, mais quand ladite serpillière offense la vue, on est obligé de la jeter à la poubelle !

L'année de mes douze ans fut une année perdue. C'est la seule année où je ne me reconnais pas. Toute ma vie, avant comme après, j'ai toujours été franche ; déjà, quand j'avais trois ans, ma mère se fiait dur comme fer à ma parole d'honneur. Et voilà qu'à douze ans, j'étais devenue soudain extrêmement fausse, hypocrite, et futile par-dessus le marché. Les idées qui m'animaient jusqu'alors ne m'intéressaient plus que dans la mesure où elles pouvaient me servir à me mettre en valeur, alors qu'en réalité, je n'y pensais plus du tout, je ne pensais qu'aux garçons...

Un an plus tard, à treize ans, je suis tombée définitivement amoureuse, avec une sincérité enthousiaste, de l'idée de révolution. Cet engouement ressemblait tellement à une passion amoureuse que je rougissais et me troublais quand par hasard on parlait de révolution en ma présence, exactement comme mes amies quand quelqu'un évoquait incidemment l'élu de leur cœur... Quelques voix malingres fredonnant maladroitement *Doubinouchka* ² provoquaient chez moi le même doux frisson qu'une *nepmancha* ³ d'aujourd'hui peut éprouver en entendant jouer un fox-trot voluptueux. C'est à cet âge que j'ai commencé à lire *Plékhanov* ⁴, non sans ennui à dire vrai. Mais je me forçais : sans cela, comment devenir une propagandiste érudite ?

Au lycée, je n'étais pas une mauvaise élève, bien qu'un peu paresseuse. J'avais de bons résultats en géographie, sciences naturelles, allemand, littérature russe et histoire ; le pire pour moi était l'orthographe : je ne sais toujours pas écrire correctement, sans fautes. J'estropie à l'écrit les quatre langues que je possède : le russe, l'allemand, le français et l'hébreu. Par ailleurs, j'étais célèbre dans tout le lycée pour ma mauvaise conduite — une mauvaise conduite

singulière cependant : je n'étais pas polissonne comme d'autres enfants (à quelles polissonneries pouvais-je me livrer quand toutes mes pensées étaient tournées vers la révolution ! C'est pourquoi, du reste, j'étais distraite pendant les cours : j'étais là, assise devant un problème d'algèbre, tandis que les masses ouvrières me tournaient dans la tête. Comment ne pas me tromper, me garder de mettre un moins au lieu d'un plus ? Et voilà, c'était tout le problème qui était faux !) — je n'étais pas polissonne, donc, j'étais loin de ce dévergondage qu'on nomme souvent « mauvaise conduite » dans les écoles de filles, non, je m'étais simplement mis en devoir d'être la plus insolente possible avec la direction du lycée, de ne plier devant personne et d'intercéder pour chaque élève : de défendre chacune bec et ongles ! Je raisonnais ainsi : la direction et les pédagogues incarnaient le pouvoir, les élèves du lycée les masses opprimées ; un raisonnement puéril, naïf jusqu'à la bêtise, et profondément injuste, surtout si on prenait en compte que notre lycée était un établissement privé et coûteux — ses élèves provenaient essentiellement de familles bourgeoises —, alors que les professeurs et même la directrice étaient au contraire les meilleurs représentants de l'intelligentsia laborieuse et progressiste... Quoi qu'il en soit, j'ai poussé le bouchon si loin qu'en novembre 1917, alors que le pouvoir soviétique était déjà installé, je me suis trouvée exclue du lycée pour avoir « semé la pagaille », attitude qui avait pris un caractère totalement absurde et inepte... Cela dit, l'exclusion du lycée m'a fait du bien. Exclue de sixième, j'ai déployé tous mes efforts durant la moitié d'année scolaire restante, de novembre à mai, pour étudier le programme aussi bien de la sixième que de la septième ⁵ ; en mai, j'ai passé

les examens, et à l'automne, âgée de seize ans, je suis entrée à la Troisième université d'État (anciennement « cours Bestoujev ⁶ »). J'ai complètement oublié de mentionner que j'ai grandi et suis allée au lycée non pas à Moscou, mais à Leningrad, où mes parents ont déménagé après ma naissance. Chaque été, nous allions à Moscou dans la famille de ma mère...

Maintenant je vais raconter comment j'ai accueilli et vécu la révolution elle-même. Comme je l'ai déjà dit, jusqu'à l'âge de quatorze ans je n'avais pas le droit de sortir sans être accompagnée (par ma gouvernante ou une autre personne), alors cette fois-là, durant les journées de février 1917, profitant du désordre général, je me suis tout bonnement sauvée de la maison : j'ai traîné un peu dans les rues, j'ai crié « Bourreaux ! » sous les tirs à blanc, au coin de la perspective Nevski et de la rue Sadovaïa, et je suis rentrée à la maison si vite qu'on n'a même pas eu le temps de remarquer mon absence.

Le lendemain, dès le matin, je me suis échappée de nouveau... Devant la forteresse Litovski ⁷ d'où, la veille déjà, on avait libéré tous les détenus politiques, deux femmes tournaient en rond d'un air impuissant, comme des poules couveuses : probablement des épouses de prisonniers de droit commun... Un bout de papier s'envola d'une fenêtre du haut de la prison et se posa à terre. Le billet disait : « Tous les surveillants ont fichu le camp... Voilà deux jours qu'on n'a rien à manger... Aidez-nous, délivrez-nous ! » et, en post-scriptum, une émouvante citation de Nékrassov ⁸ : « Va avec l'offensé, va avec l'humilié — mets tes pas dans leurs pas ; où s'entend le malheur, où pèse la douleur — sois le premier là-bas... ». Je courus aussitôt chercher de l'aide au comité du

quartier. On m'y répondit qu'on avait déjà libéré les prisonniers politiques, mais qu'on ne pouvait libérer les droits communs. Je me précipitai alors aux casernes et j'en appelai aux soldats. Peu de temps après, les soldats défoncèrent à coups de mitraille le portail de la forteresse, et nous nous ruâmes en foule à l'intérieur, inondant les couloirs menant aux cellules. Je me souviens d'être entrée la première dans un sombre cachot. À peine j'eus franchi la porte qu'un détenu se jeta à mon cou ; il était grand, large d'épaules, avec une grande barbe blonde et les yeux d'un bleu très clair. Je me rappelle avoir pensé à ce moment : « Ce doit être un assassin ; les escrocs, les criminels sans envergure ne peuvent avoir des yeux aussi clairs, aussi sincères — pareils aux yeux d'un saint. » Le détenu ne cessait de trembler dans mes bras, de pleurer de joie et de gémir en frissonnant : « Je n'en reviens pas, je n'en reviens pas, mes amis ! »

Un modeste voleur réagit tout autrement à cette liberté qu'il n'avait pas demandée : « Eh ! répétait-il d'un air contrarié, il ne me restait presque rien à tirer, j'aurais récupéré mes vêtements personnels, alors que maintenant, je vais devoir repartir en tenue de prisonnier ! » Cela dit, il se dédommagea en récupérant toutes les couvertures des bat-flanc voisins, dont il fit quatre gros baluchons. Je l'aidai à en porter deux, ce dont il me remercia, avec une galanterie de riche commerçant, en me baisant la main en guise d'adieu !

Pendant ce temps, à la maison, on avait découvert mon absence. Quand je fus de retour, on a poussé des grands ah ! mais, de manière surprenante, on eut tôt fait de se résigner à une telle manifestation d'indépendance de ma part. Dès lors, je pus sortir toute seule et passer dehors des journées entières, sans que personne me demande même

où j'allais ni pourquoi... Durant le même printemps, en visite chez ma grand-mère, à Moscou, je m'inscrivis au Parti social-démocrate unifié ⁹ où j'effectuais un travail technique : je tenais la permanence au comité de quartier, je distribuais les journaux sociaux-démocrates dans les usines et j'en vendais dans le quartier des Khamovniki. « Ce doit être une nouvelle mode pour les demoiselles que de vendre des journaux ! » persiflaient les femmes. Des petits messieurs jetaient des regards malveillants aux gros titres de mes publications. Les ouvriers me les achetaient avec joie et sympathie... Un Arménien un jour m'apostropha : « Moi jamais acheter journal, moi pas savoir lire russe ! J'achète seulement pour toi, mam'zelle, pour toi qui as beaux yeux noirs ! »

À l'automne, de retour à Leningrad, je perdis du même coup contact avec l'organisation. La révolution d'Octobre me plut davantage encore que celle de Février. Celle de Février semblait dire à chaque pas : « Permettez, je suis une jeune fille honnête ! » La révolution d'Octobre se mit tout de suite à poil : « Regardez tout ce que j'ai !... Vous avez la même chose, faites pas vos saintes — nitouches !... J'en ai envie et basta ! » (*Note pour le stupide collaborateur des services de police : il s'agit là d'une métaphore littéraire. E. Iar.*) C'est à cette époque que j'ai commencé à endurer la faim. Par principe, je me contentais de la ration réglementaire, bien qu'il fût possible de se procurer des vivres auprès des spéculateurs, et d'ailleurs la majorité des gens en achetait, ne fût— ce qu'un peu — vivre d'une *osmouchka* ¹⁰ de pain par jour, ça n'est pas facile. Or, non contente de préparer activement mes examens de fin d'études pour le lycée, je fréquentais également le studio d'art dramatique du Proletkoul't ¹¹.

La faim m'a rendue jaune, décharnée, pareille à une vieille femme, comme les saintes des anciennes icônes, mais le plus important c'est que la faim possède une propriété : elle mortifie l'esprit beaucoup plus sûrement que le cilice ne mortifie la chair. Dans la lutte de l'esprit contre la chair, la victoire est réciproque ; l'esprit ne peut qu'interdire à la chair : « Halte là ! Tu n'auras pas un morceau de plus que ce que j'autorise ! ... » La chair obéit, se soumet au jeûne, mais en retour se venge cruellement de l'esprit : « Et toi, tu ne penseras et ne pourras plus penser à rien, excepté à moi, dorénavant je serai l'objet de toutes tes pensées ! » Il en était ainsi pour moi : je m'en tenais consciencieusement à mon unique ration, mais ce n'est pas à la révolution ni au prolétariat que je pensais constamment, mais au pain, au pain chaud, pesant, savoureux, aux pommes de terre tendres et friables, au millet bien épais... La faim me causait d'étranges maux d'estomac, mais je ne cédaï pas : il y en avait bien d'autres après tout qui en souffraient ! Cependant les idées qui m'avaient amenée à jeûner volontairement me devenaient de plus en plus insupportables... Je pensais : « si moi, j'ai tant de mal à supporter la faim avec des idées plein la bouche, alors que doit dire le quidam affamé pour qui la faim n'est ornée d'aucune conviction idéologique, qui est tombé dans toute cette saloperie révolutionnaire comme une mouche dans le potage !... » Et alors, j'ai tout planté là, je me suis remise (non sans honte ni remords, à dire vrai, surtout au début) à manger sans me soucier des restrictions, à manger autant que mes parents pouvaient m'offrir, eux si désireux de remplumer leur fille amaigrie... J'ai abandonné aussi le studio du Proletkoul't justement parce qu'il était du Proletkoul't.

Je l'annonce à mon supérieur direct, metteur en scène :

— Je quitte le studio...

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis déçue par tout ce... communisme !

— Eh bien ! Au moins c'est franc ! répond le metteur en scène en haussant les épaules.

À partir de l'automne, j'ai donc commencé à fréquenter les Cours Bestoujev. À la même époque, mon père, bibliothécaire-chercheur avant la révolution (en tant que juif, il ne pouvait accéder au professorat dans la Russie tsariste), fut nommé directeur de chaire à ces mêmes cours Bestoujev, déjà rebaptisés Troisième université d'État de Petrograd. Il nous arrivait d'y aller ensemble : moi pour assister aux cours, lui pour les donner. Durant cette période, nous sommes devenus amis, lui et moi, comme si nous avions le même âge, comme un frère et une sœur, et nous partagions les mêmes intérêts : j'étudiais l'histoire médiévale et la littérature allemande, et tout comme lui je vivais non pas dans le présent, mais dans le passé. Son domaine, tout comme le mien, couvrait deux époques : 1) le Moyen Âge tardif et 2) le romantisme allemand du XIX^e siècle. Heine, Hoffmann étaient pour moi des contemporains, mes contemporains.

Cependant je fus rapidement rebutée de l'histoire par la chronologie, et de la philologie par la linguistique ; or c'est alors que je dus justement me préparer aux épreuves dans les matières philosophiques : logique et psychologie. Depuis l'enfance, j'avais toujours eu un penchant prononcé pour les problèmes philosophiques, mais j'avais eu peur de m'inscrire au département de philosophie, voyant la science philosophique comme une sorte de brouillard mystique,

quelque chose de vague et d'indéfini. Je l'associais aux courants « intuitivistes », « théosophiques » et autres qui fleurissaient à la *Volfila* ¹² et qui m'étaient toujours restés étrangers. J'aime, quant à moi, la précision en tout : si c'est « oui », alors c'est oui ; si c'est « non », alors c'est non ; si c'est « je ne sais pas », alors c'est je ne sais pas. C'est justement cela que je découvris avec enthousiasme dans les manuels de Vvédenski ¹³, ces manuels incomparables, géniaux, dont je me servais pour me préparer. Il y avait là un système précis, d'une rigoureuse cohérence : « nous ne savons pas ! — nous ne saurons jamais ! — nous ne pouvons pas savoir ! » — c'était encore plus clair et plus intelligible que le kantisme exposé par Kant lui-même, et renforcé par le logicisme inébranlable autant que raffiné de Vvédenski. Je passai donc au département de philosophie (d'où je sortis au printemps 1922, au sein non plus de la Troisième, mais de la Première université d'Etat à laquelle s'était rattachée la nôtre) et devins une pieuse disciple d'Alexandre Ivanovitch Vvédenski, encore vivant à l'époque.

Il était facile d'étudier au département de philosophie, il fallait faire preuve non de mémoire mais d'intelligence... A cette période de ma vie, je me suis passionnée pour les travaux domestiques ; après la faim subie quelque temps plus tôt, le processus même de préparation d'un repas me semblait extraordinairement séduisant, la vue des victuailles d'une éclatante diversité plus envoûtante que celle de pierres précieuses. En outre, dans l'appartement glacial, l'unique endroit où l'on pouvait se réchauffer complètement, c'était près du fourneau. J'écrivais aussi des poèmes dans lesquels j'appelais les bourgeois froussards à secouer « le joug des vils et méchants bourreaux » (une allusion aux

bolcheviks, bien sûr) ; mes vers, dans leur forme, étaient extrêmement faibles et malheureux, mais leur contenu était vraiment pertinent, et le reste encore aujourd'hui ! Autour de cette époque même, se déroulèrent les événements de Kronstadt ¹⁴... Je les suivis de loin, comme un chat lorgnant un morceau de beurre...

Les mains et l'âme me démangeaient de prendre une part active à la révolte de Kronstadt : ce n'était pas un vulgaire petit complot de la garde blanche ; c'était une vraie révolution, et non pas une révolution bolchevique abrutie par le pouvoir ; et elle avait été déclenchée par les mêmes qui, en leur temps, avaient fait celle d'Octobre : les marins de la Baltique. Malheureusement, à cette époque je n'avais pas de connaissances sérieuses dans les milieux anarchistes et sociaux-révolutionnaires, et je dus me limiter à la propagande dans les cercles étudiants, et la propagande anti-bolchevique préélectorale (avant les élections des soviets) ... Je me rappelle avoir pris maladroitement la parole (je maîtrisais alors encore mal l'art de parler à la tribune — j'ai appris plus tard d'Alexandre Iaroslavski), lors d'une assemblée générale à l'université, pour dénoncer toute l'incohérence du mouvement purement étudiant : « De deux choses l'une, disais-je, ou bien vous travaillez paisiblement dans vos organisations culturelles et éducatives, ou bien, si vous sentez en vous la force de lutter vraiment, vous allez là-bas, au cœur du peuple, et vous faites de la propagande non pas seulement parmi les étudiants, mais au milieu des grandes masses ! » À ce moment, je sentis une étudiante menchevique me tirer énergiquement par la manche... Je comprenais déjà, bien sûr, que la révolution était à Kronstadt, et la contre-révolution à Smolny ¹⁵, et

non le contraire. La notion même de révolution figée dans la victoire est absurde, tout comme celle de mouvement arrêté : si c'est arrêté, ce n'est plus une révolution ! La révolution, par essence, est un mouvement orienté vers le renversement du régime.

Le régime existant, même le plus progressiste, ne peut en aucun cas être révolutionnaire car il tend à se conserver, et non pas à s'effacer ... Pour cette raison, tout parti soutenant l'ordre vainqueur dans tel pays donné — y compris le VKP(b) ¹⁶ en Russie — n'est plus révolutionnaire, mais conservateur. Ainsi, actuellement, le communisme est — il révolutionnaire dans le monde entier excepté en URSS, et il n'y a que dans notre Union qu'il soit totalement conservateur, cependant que le complot le plus réactionnaire chez nous, en Russie soviétique, est sans conteste révolutionnaire puisqu'il tend à jeter à bas le régime existant... Il en aurait été ainsi même si la Russie soviétique avait été vraiment socialiste, et que la révolte contre elle eût été, disons, au moins monarchiste ; mais nous savons qu'en réalité la révolte de Kronstadt était non seulement révolutionnaire à l'égard du pouvoir soviétique, mais, par son idéologie, beaucoup plus à gauche, plus cohérente et plus honnête qu'elle. C'est pourquoi d'ailleurs le pouvoir soviétique en a eu si peur et l'a réprimée de manière si sanglante ! De ce fait, le pouvoir soviétique est devenu non seulement conservateur, mais par-dessus le marché contre-révolutionnaire.

Aucun État du monde, par son essence même, ne peut être révolutionnaire. Néanmoins, toute révolution est toujours juste, car elle aspire toujours à rétablir une justice bafouée, laquelle ne sera, cela dit, jamais rétablie — pendant un certain temps, le bâton changera de main, et c'est

déjà bien : le supplicié reprendra son souffle, le bourreau éprouvera les coups sur lui, puis à nouveau les rôles s'inverseront, etc. Le monde est dialectique, les principes positif et négatif sont les deux faces d'un seul système logique, de même que révolution et État sont les deux moitiés d'un même système de l'être. Les deux ont raison, les deux sont inévitables, les deux sont nécessaires. Et il existera toujours des hommes pour servir l'État : gendarmes, agents de la Guépéou ¹⁷, policiers, procureurs, commissaires du peuple et autres du même genre. Par leur formation professionnelle, ils ne peuvent devenir hommes de la révolution (ils ne peuvent le devenir qu'en changeant de profession). Ils seront toujours soutenus par telle ou telle classe...

Mais qui sont alors les hommes de la révolution ? Il est clair que c'est la classe qui ne pourra jamais détenir le pouvoir. Cette classe est le lumpenprolétariat qui participe réellement à toutes les révoltes et révolutions et qui se trouve écarté dès que le mouvement qu'il soutient triomphe... Le monde du crime fournit des cadres essentiels pour les hommes de la révolution. A ceux-ci s'ajoutent les représentants de la « bohème » littéraire et artistique, éternels auteurs de frasques et de chahuts, et les professionnels de la révolution : terroristes et expropriateurs, ainsi que les éléments les plus intransigeants : anarchistes et maximalistes ¹⁸... De même que l'État est toujours soutenu par telle ou telle classe, de même la révolution est soutenue par telle ou telle classe à telle ou telle époque. Mais une classe révolutionnaire peut devenir gouvernante (par exemple, la bourgeoisie française) et inversement ; quant à la classe essentielle de la révolution (voleurs, voyous), elle ne saurait devenir gouvernante, tout comme la classe principale de

l'État (fonctionnaires, militaires) ne saurait devenir révolutionnaire, et ne peut que passer du service d'un régime au service d'un autre régime. (Ici, j'entends par « militaires » les spécialistes, les officiers, et non les appelés.) Ainsi, pour résumer : l'État et la révolution sont les deux plateaux d'une même balance, dont chacun tend sans cesse à pencher de son propre côté et en même temps n'a aucun sens sans l'autre...

Mais j'en reviens à mon autobiographie. En 1922, je me pressai de terminer l'université ; j'étais lasse d'étudier et étudier encore, je venais d'avoir vingt ans, j'avais tout simplement et sincèrement envie de me marier... J'avais envie d'aimer un autre être de toutes mes pensées, sans réserve, de le choyer, de lui fricoter ses repas... À cette époque j'étais courtisée par un spéculateur assez important de Leningrad (qui s'appelait encore alors Petrograd) ; j'aimais sa hardiesse, son goût du risque, sa témérité — comment cet homme arrivait-il à échapper à la Tchéka ¹⁹ !? Son activité de spéculateur ne me rebutait nullement, au contraire : il risquait sa tête, après tout, il pouvait à chaque instant être fusillé et avait donc autant droit à faire du bénéfice qu'un voleur ou un bandit... Un spéculateur de l'époque du communisme de guerre ²⁰, ça n'a rien à voir avec un descendant dégénéré de Rothschild qui engraisse comme un coq en pâte. Encore un peu et je serais sans doute tombée amoureuse de cet homme, mais un jour, tout à fait par hasard, à une soirée de « biocosmistes », j'ai fait la connaissance d'Alexandre Iaroslavski, venu de Moscou pour une série de soirées et de conférences qui avaient à Leningrad un grand succès, quelque peu pimenté de scandale. Il était à la tête du « comité poésie des biocosmistes » qui était une

organisation littéraire... Le biocosmisme est un courant littéraire ²¹. Quand j'ai vu Alexandre Iaroslavski pour la première fois, il m'a fait penser à un chaton, grand en taille, mais tout petit en âge, et j'ai tout de suite eu envie, tout au fond de moi, de caresser ses cheveux bouclés, extraordinairement vaporeux, d'une douceur infinie, d'un châtain doré ; j'ai voulu absolument revoir ses yeux marron à la fois tristes et malicieux... Mais je ne me suis éprise de lui que peu à peu, davantage à chaque rencontre, et nous ne nous sommes vraiment aimés l'un l'autre qu'après le mariage, chaque année, chaque journée de vie commune rendant notre amour plus grand et plus fort... On pouvait ne pas aimer Alexandre Iaroslavski — il n'est pas donné à tout le monde de l'apprécier —, mais il était impossible de le désaimer. Un talent génial bien que trop rugueux, une sagesse universelle, une absence totale d'hypocrisie, un sublime mépris de l'opinion prétendue « publique » — tels étaient les traits de son âme. Il chérissait par-dessus tout le cosmos, les éléments de la nature, le rythme... Toujours à l'écoute de son imagination créatrice, de son antenne cérébrale intérieure, finement réglée sur les ondes radio de l'univers, il affichait une grimace agacée à chaque son parasite, détestant être perturbé, et de ce fait, beaucoup le trouvaient arrogant, ours, capricieux... Mais s'il se montrait peu amène avec les visiteurs impromptus, il était sensible aux malheurs de chacun, et prêtait son aide à quiconque était dans le besoin. On peut dire de lui qu'il traitait les gens « selon leur habit » : plus la personne était mal vêtue, plus il était cordial avec elle ; plus sa mise était riche et soignée, plus il était distant.

Notre amour à tous deux était celui de deux enfants

jouant ensemble, amour d'une mère et d'un fils, amour d'un père et d'une fille, ainsi qu'une grande amitié entre deux compagnons d'armes ; nous n'avons jamais eu de secret l'un pour l'autre, nous nous confiions tout, même le plus intime, des choses parfois totalement insignifiantes, et parfois honteuses... Nous donnions des conférences ensemble (j'étais co-intervenante) sur des sujets littéraires et antireligieux. Nos polémiques antireligieuses avec les prêtres étaient presque sincères : c'était avec une sincère conviction que nous mettions en pièces tous les arguments de nos adversaires en faveur de l'idéalisme et de l'être divin — en passant sagement sous silence que le matérialisme, s'il est incontestable, n'est pas plus démontrable... Et j'adorais cette vie d'amour, de création et d'errance qui était la nôtre, et que Iaroslavski a décrite dans ses deux romans : *Le Conférencier vagabond* et *Les Sept Jours de la création de l'amour*²².

C'étaient de vraies tournées de conférences à travers toute l'Union soviétique : région de Mourmansk, Tachkent, l'Oural, la Volga ; les trains, les bateaux, les doux et savoureux trajets en traîneau... Oh ! Il y aurait tant et tant de choses à écrire là-dessus ! Et les nuits blanches, d'une beauté inconcevable pour qui n'en a jamais connu, ces nuits consacrées à la création, où il me dictait ses œuvres... Il créait d'une manière totalement irrationnelle, exclusivement selon son humeur ; il aimait par-dessus tout créer la nuit, quand le poêle était allumé ; il se tournait vers le poêle, couvrait ses yeux de ses mains, puis dictait, dictait, comme s'il prêtait l'oreille à une voix — la voix des éléments — ou celle d'un rythme intérieur ? J'ai déjà dit à quel point il aimait observer le silence, demeurer muet, c'est à cet état d'humeur

qu'est consacré son poème « Une pause », lequel a eu un grand succès à l'étranger et a été traduit en allemand et en anglais... Il fallait le vivre, pour comprendre tout le plaisir que nous procurait notre travail de création commun, même si, à dire vrai, il était seul à créer, je ne jouais qu'un rôle purement technique, en tapant à la machine, mais il m'entraînait dans sa création... Et pourtant, malgré toute notre amitié, malgré ces huit années vécues dans l'amour, c'est seulement aujourd'hui que je parviens à apprécier totalement cette étonnante personnalité (totalement, est-ce bien sûr ?), c'est seulement aujourd'hui que mon amour pour lui atteint son point culminant, aujourd'hui où...

En 1923 (en mars), alors que je vivais avec Iaroslavski depuis exactement trois mois, je suis tombée sous un train et on a dû m'amputer des deux pieds — événement si insignifiant pour moi que j'ai failli oublier de le mentionner dans mon autobiographie ; en effet, qu'est-ce que la perte de deux membres inférieurs en comparaison de cet amour si grand qu'était le nôtre, de ce bonheur si aveuglant ?!

En 1926, nous sommes partis à l'étranger. A. Iaroslavski avait programmé (lui-même, avec l'aide d'un imprésario, aucune organisation, ni soviétique, ni d'émigrants n'y prenait part) une grande conférence-débat autour du thème « La vérité sur la Russie soviétique ». L'idée essentielle de son exposé se résumait à ceci : ni « paradis socialiste » ni « enfer bolchevique », un pays capitaliste ordinaire, voilà ce qu'est la Russie soviétique actuellement (en 1926). Avec une douloureuse amertume d'écrivain, le conférencier critiquait la pénible pression exercée par la censure, qui contraignait et écrasait la littérature et la poésie du pays des soviets. Il critiquait aussi la politique paysanne (de droite,

à ce moment-là) du Comité central. L'auditoire fut un peu déçu ; on attendait de nouvelles révélations et informations sensationnelles : « les sous-sols de la Tchéka » et « des bébés torturés »... Après l'exposé, vint une question écrite du public : « Qui est le plus populaire en Russie actuellement, Nikolai Nikolaïevitch ou Kirill Vladimirovitch ²³ ? » Interloqué, Iaroslavski s'empressa d'expliquer que la Russie pensait généralement peu aux pauvres monarques abandonnés, quelle était occupée à régler des problèmes autrement plus graves et vitaux, et qu'en outre l'idée de monarchie s'était à jamais compromise. La question lui laissa néanmoins une impression désagréable. « Je commence à regretter la conférence d'aujourd'hui, me dit-il le soir, une fois rentrés chez nous. Ce qui est fait, est fait... Pourquoi, mais pourquoi ai-je parlé devant ces salopards ? Bien sûr, tout ce qui était socialiste en Russie s'est évanoui ! Bien sûr, il est impossible pour un écrivain d'y vivre : la censure le comprime comme un brodequin d'acier ! Tout cela est vrai... Mais on ne peut et ne doit dire tout ça que devant les nôtres, et non pas devant nos ennemis... Or pour moi, les bolcheviks sont des nôtres malgré tout. Des salauds, certes, mais des salauds à nous ! »

Cette conférence eut lieu en automne 1926 à Berlin dans un local « Logenheim » ²⁴ ; un avorton de petit communiste, travaillant à la Représentation commerciale d'Union soviétique, s'appliqua à démontrer dans une langue embarrassée, devant un auditoire hilare, qu'en Russie soviétique il y avait l'électrification et que, de manière générale, « on marchait vers le socialisme »... J'intervenais comme co-conférencière avec Iaroslavski, et si lui avait surtout parlé de l'état de la littérature soviétique et de la question paysanne (tout

en soulignant que dans la question agraire, il ne pouvait y avoir, bien entendu, aucun retour à l'ancienne situation, celle d'avant la révolution d'Octobre, que l'avenir appartenait à la moyenne paysannerie et que celle-ci avait tous les droits à cet avenir), pour ma part, je consacrai principalement mon discours à l'absurdité et à la vile hypocrisie de la politique répressive des bolcheviks, dirigée non pas contre la contre-révolution et l'ennemi de classe, mais contre le *lumpenprolétariat*, contre les petits va-nu-pieds les plus démunis (soit dit en passant, une transcription sténographique de mon intervention, effectuée à Berlin par un agent secret de la Guépéou, est conservée à Moscou, 2 place Loubianka, jointe au dossier d'Alexandre Iaroslavski).

Notre deuxième conférence sur la Russie soviétique eut lieu à Berlin, au *Café Leon*, au club du parti menchevique. Au début de son intervention, Alexandre Iaroslavski souligna qu'il n'était pas menchevik et même pas anarchiste, mais — si on pouvait s'exprimer ainsi — « homme de lettres anarchisant ». La première impression que les mencheviks produisirent sur Iaroslavski fut favorable... Il fut surtout attendri par... le pantalon de Ioudine ²⁵. Un jour Iaroslavski se rendit à la rédaction du *Messenger socialiste* ²⁶ et, de retour chez nous, me raconta : « Tu vois, ça n'a rien à avoir avec ces messieurs Hessen²⁷ tirés à quatre épingles : Ioudine s'est retourné pour prendre un livre, et son pantalon était rapiécé ! Il se peut qu'il soit réellement socialiste... » Plus tard, après avoir observé de plus près les mencheviks russes berlinois, il disait d'un ton désenchanté : « C'est le pantalon qui m'a induit en erreur ! J'ai cru qu'il était probablement un socialiste sincère puisqu'il portait un pantalon usé. Maintenant, je le soupçonne fort d'être une canaille.

Il avait dû s'asseoir sur un clou par inadvertance ! Quand je reviendrai en Russie, si on ne me fusille pas, j'écrirai sans faute un article satirique que j'intitulerai "Le pantalon du menchévik" ! »

Outre sa « lettre ouverte au comité central du Parti et au commissaire du peuple Lounatcharski ²⁸ », connue de la Guépéou et d'un large public, et sa non moins célèbre polémique avec Emélian Iaroslavski ²⁹, Alexandre Iaroslavski a publié à Berlin ses *Petits récits* et quelques poésies. Il a également publié à Berlin un recueil de poèmes, *Moscou-Berlin*, empreint de nostalgie pour la Russie soviétique. Ensuite, nous avons tous deux travaillé dans une agence télégraphique : « Asien-Ost-Europa-Dienst ». Iaroslavski s'est longtemps désolé d'avoir publié sans réfléchir ses lettres ouvertes

« Au commissaire du peuple Lounatcharski » et « À E. Iaroslavski » — deux lettres cruciales — dans le journal *Roulo*³⁰ et a décidé de ne plus jamais avoir affaire à celui-ci. Moi, au contraire, j'ai toujours collaboré avec *Roulo*, en tant que chroniqueuse permanente sous le pseudonyme G. Svetlova. De ma série de chroniques réunies sous le titre *Par monts et par vaux*, je mentionnerai ici quelques-unes : « Interview avec des pickpockets d'Astrakhan », « Un Bagdad russe — Tachkent », « Le Cabaret ». Dans ces écrits, je poursuivais mon thème des va-nu-pieds et de la pègre...

J'essayais de convaincre Iaroslavski : « Ce qui importe c'est le contenu de mes articles et non le journal où ils paraissent. Et puis, c'est quoi, ces fadaises d'intellectuel ? Un homme de lettres, qu'est-ce que c'est ? C'est un spécialiste de la parole artistique, un ouvrier qualifié de l'atelier du verbe... Comme tout ouvrier, l'homme de lettres travaille

pour le compte de l'entrepreneur éditeur sous la surveillance du contremaître rédacteur... Les convictions de ces derniers, il n'en a rien à faire, tout comme les ouvriers se fichent des convictions de leur patron. Comment peut-on accuser le collaborateur d'un journal bourgeois de trahir la ligne de classe et ne pas accuser de la même faute l'ouvrier typographe qui le compose ? Si on poursuit logiquement les raisonnements de ceux qui réprochent la collaboration avec la presse bourgeoise, on finit par conclure que les ouvriers de chez Krupp sont des traîtres à la classe ouvrière beaucoup plus dangereux, doublés de fascistes, car ils travaillent pour un fasciste — Krupp — et c'est de leurs mains de prolétaires (peut-être même communistes) que sortent les armes de l'impérialisme ! »

Puisque je parle de *Roul*, je mentionnerai encore que ce journal est parfaitement informé de tout ce qui se passe en Russie soviétique. De manière générale, si tu veux connaître la vérité sur les pays capitalistes, lis la presse soviétique ! Si tu veux savoir ce qui se passe en Union soviétique, lis *Roul* !... Parfois, c'est vrai, *Roul* anticipe un peu les événements : avant même que telle ou telle nouvelle crise survienne en Russie, *Roul* la présente dans un éditorial affolé comme un fait accompli ; cependant il n'est encore jamais arrivé qu'une crise anticipée par *Roul* ne se produise pas effectivement en URSS dans un délai très bref... A croire que notre Union aurait honte de ne pas justifier l'opinion que Iossif Vladimirovitch Hessen s'en est faite...

Dès sa toute première conférence au « Logenheim », Iaroslavski s'était mis à parler de retour immédiat en Russie soviétique... Je gardais un silence morose ; j'avais bien plus envie de visiter les petites villes des bords du

Rhin, pareilles à des jouets à peine sortis d'un atelier du *Koustprom*³¹, dont j'avais gardé le souvenir et que j'aimais depuis l'enfance pour y avoir séjourné avec mes parents, et aussi d'aller à Paris que je n'avais encore jamais vu... « Restons à l'étranger au moins jusqu'à la fin de l'année, tant que nos passeports sont encore valides ! », lui dis-je une ou deux fois, dans l'espoir de le persuader. « Après tout, c'est vrai, concéda-t-il un jour, si je rentre en Russie, ce sera pour me faire fusiller... Alors pourquoi ne pas visiter Paris en dernier lieu, avant de mourir ?... Tu as raison, tant que les passeports sont encore valides, filons à Paris, le temps d'un aller et retour... »

Nous avons attendu un visa français pendant deux mois — après deux mois d'attente on nous l'a refusé. En général, c'est à contrecœur qu'on laisse entrer en France des détenteurs de passeports soviétiques. Quant à prendre un passeport Nansen³², Iaroslavski jugeait la chose indigne de lui, et là-dessus j'étais parfaitement solidaire avec lui. « D'accord, je suis un fils prodigue de la Russie soviétique, mais je suis son fils néanmoins... Ces passeports soviétiques ont pour moi une sorte de signification symbolique », disait-il. Nous avons décidé de nous rendre à Paris sans visa. Nous sommes partis en direction de la frontière française sans aucun plan précis, sans savoir par quel moyen exactement nous pourrions la franchir... Nous n'avions pris pour tout bagage qu'un rechange de linge de corps et ce que nous possédions de plus précieux : nos manuscrits et notre machine à écrire. Nous traitons celle-ci comme un être vivant, comme une personne proche ; pas étonnant ! Elle était après tout le troisième compère de notre jeu créateur ! Ce n'est pas un hasard si Iaroslavski, dans le poème « La racine de Je³³ »,

plaisante en disant de la machine à écrire qu'elle est sa deuxième femme... Pauvre machine si fidèle ! Qui aurait pu penser quelle partagerait notre destin : à Leningrad, lors de l'arrestation de Iaroslavski, elle fut confisquée et échoua à la Guépéou !... Mais à l'époque où nous étions à l'étranger, elle nous accompagnait encore, et à présent que nous nous apprêtions à passer la frontière, Iaroslavski, d'ordinaire aussi négligent que moi à l'égard des autres objets, la portait avec précaution, comme un enfant, dans un sac à dos...

Nous sommes allés jusqu'à Sarrebruck. Là nous avons décidé de humer un peu l'air, et d'arrêter un plan d'action... Sarrebruck est une petite ville devenue frontalière du fait du traité de Versailles. Grâce à cette circonstance, les habitants du coin ont vu s'offrir à eux une nouvelle source de revenus : la contrebande. La cité s'est épanouie, a attiré une foule d'éléments étrangers, s'est illuminée des lumières aguichantes de restaurants chics et de cafés-maisons de jeu... Mais c'est une étrange gargote, baptisée *Volksküche* (« Cuisine populaire »), où nous nous étions rendus tout exprès, qui se révéla la plus propice à nos desseins. Là, pour une somme modique, on servait aux clients, par une petite lucarne pratiquée dans le mur, un plat unique, une écuelle de soupe dont l'aspect évoquait un petit crachoir propre... Contre une modeste caution, on pouvait également avoir une cuiller d'étain, mais peu de gens y recouraient, la majorité lampait sa soupe directement dans l'écuelle. La portion servie était importante, de sorte qu'on pouvait manger à sa faim, mais la soupe, composée de riz et d'eau pure, était bizarrement grise, on aurait dit un épais bouillon d'argile... Cet établissement était municipal et avait un caractère semi-philanthropique...

Là, devant son écuelle de soupe, un contrebandier placide et loquace nous expliqua où et comment franchir la frontière. Il nous conseilla d'aller en train jusqu'au village allemand de Großrosseln. Großrosseln est séparé du village français de Petite-Rosselle par une minuscule rivière... Les femmes de Großrosseln, pour se rendre au marché de Petite-Rosselle, empruntent un petit pont sans autre formalité, mais sur ce pont se trouve malgré tout un poste de garde français qui veille à empêcher que d'autres personnes, des gens étrangers au village, passent la frontière avec de la contrebande. Comme nous traversions le pont, un douanier nous a regardés d'un air soupçonneux. Nous nous sommes alors arrêtés ostensiblement au beau milieu, Iaroslavski a tiré de sa poche une bouteille de vin emportée pour la route (à ce moment-là, nous avons fait semblant de tituber comme si nous étions ivres), il m'a donné à boire au goulot, a pris lui aussi une gorgée, nous nous sommes enlacés et embrassés, provoquant le rire du douanier, et nous nous sommes retrouvés en France sans autre encombre... Depuis Petite-Rosselle, un tramway qui courait droit entre les verts pâturages et les champs labourés (un tramway de campagne, chose inouïe en Russie !) nous a amenés à la gare de Forbach, gare frontalière française officielle. Là, par précaution, nous n'avons pas pris le train, nous avons marché encore cinq kilomètres jusqu'à la gare suivante, celle de Cocheren... Nous avons marché en plein jour, à travers la nature européenne « civilisée » — ce ne fut pas un passage de frontière, mais une promenade charmante, idyllique, « au sein de la nature » dans le style de Karamzine ³⁴ ! A Cocheren, nous avons pris le train et sommes arrivés directement à Paris, mais Paris (le Paris « russe ») nous

connaissait déjà. Quand nous étions encore à Berlin, les journaux *Podednié Novosti*, *Dni*, *Vozrojdenié*³⁵ avaient relaté nos péripéties berlinoises et publié les lettres ouvertes de Iaroslavski parues dans *Roul*.

Mais Iaroslavski était fermement décidé à ne plus avoir affaire avec la presse d'émigration. Quand A. F. Kérenski³⁶, à qui il avait donné à lire son récit *Le Lecteur ambulante*, lui rendit son manuscrit en lui disant : « Pourquoi le récupérez-vous ? Dès demain, nous aurions commencé à le publier dans notre journal *Dni*... *Minor*³⁷ trouve lui aussi que ce texte convient », Iaroslavski maintint sa décision : « Mieux vaut ne pas publier du tout que de publier dans *Dni*. » À Paris, il se lia plus étroitement avec les anarchistes, notamment avec Bergman et Voline³⁸ (Eichenbaum). Ce dernier — personnage extrêmement intéressant et sympathique — avait été durant la guerre civile un compagnon d'armes de Makhno³⁹ et, disons, le théoricien du « makhnovisme ».

Pendant que Iaroslavski se languissait de sa patrie soviétique, moi, de mon côté, j'étais impatiente d'étudier la vie parisienne (comme la vie berlinoise, quand nous étions à Berlin), et principalement certains aspects de cette vie : asiles de nuit, estaminets, milieu criminel, prostitution... (Ce n'est pas un hasard si Iaroslavski, quand nous étions encore en Russie, m'avait dit : « Il suffit que je te laisse seule une minute dans un square pour être sûr de te trouver, à mon retour, en compagnie de prostituées et de pick-pockets ! ») Il y a, à Paris, une rue des Saules... Elle n'est pas connue de tous les vrais Parisiens. Mais les clochards la connaissent bien. Pourtant, elle est située dans un quartier assez bourgeois... Au milieu des rues bourgeoises s'est égarée cette autre qui l'est bien moins, très courte et courbe

comme un tuyau de pipe de vieux bistrotier. Quand on s'y engage, toutes ses maisons sont d'emblée visibles à la file. A l'entrée de l'une d'elles, très étroite, coincée entre deux autres, est accroché un drapeau rouge délavé, qui pendouille un peu tristement... Au bas de la cage d'escalier, sur les marches et à côté de cette maison, se presse une foule de vagabonds — des hommes, des femmes, avec eux des enfants... Ce n'est pas le Komintern, ni Lénine, ni le MOPR ⁴⁰ qui les a réunis ici, sous le drapeau rouge, non, c'est le baron de Rothschild. Le drapeau rouge, dans le cas présent, joue un rôle d'enseigne et non d'étendard : ce bâtiment abrite un asile de nuit israélite financé par la bourgeoisie juive parisienne, et principalement par Rothschild ⁴¹...

Il ne m'est jamais arrivé d'y passer la nuit, mais j'y venais sous le prétexte de « déjeuner » et j'y passais des journées entières... J'y bavardais avec les habitués du lieu et étudiais leur vie quotidienne. Dans cet asile, chacun — qu'il soit parisien ou même totalement étranger, peu importe — peut obtenir gratuitement pendant deux mois abri pour la nuit, thé accompagné de pain, déjeuner et dîner. On y mange presque à sa faim, et de toute manière, les repas y sont beaucoup plus copieux et substantiels qu'au camp des Solovki et autres centres de rééducation... L'asile de nuit de la rue des Saules est israélite, mais à Paris, sur le même modèle, existent aussi un asile luthérien et un asile catholique... Si on se rappelle qu'en Russie soviétique, les asiles de nuit sont payants, que la nourriture n'y est pas davantage gratuite, si on repense à la fermeture définitive de la *Iermakovka* ⁴², il vient involontairement à l'esprit que la philanthropie bourgeoise n'est pas du tout si inutile et qu'en tout cas, dans toute sa ridicule sentimentalité, elle vaut malgré tout mieux

que l'insensible tutelle « socialiste » des bolcheviks ! Baron de Rothschild, votre main ! Je ne vous connais pas, mais, ma foi, vous êtes plus honnête homme que les salopards hypocrites du Mossoviet⁴³ ! Beaucoup plus !

De la vie nocturne de Paris, je dirai seulement que dans les cabarets de Montmartre les garçons-videurs se bagarrent et jettent dehors les indigents avec autant de vulgarité et de violence qu'à Moscou, dans le quartier de la Samotioka ⁴⁴, que les apaches parisiens sont des gars aussi chics que nos « Mitka Le Petit » et nos « Seriojka le Rouquin », et que, plus généralement, la vie est partout pareille... Nous avons séjourné peu de temps à Paris, deux mois en tout ; Iaroslavski insistait pour rentrer en Russie. Moi, ça ne m'enchantait guère, j'avais de tout autres projets : en entrant, par exemple, en contact avec Makhno qui se trouvait, lui aussi, à Paris, on aurait pu entamer un jeu amusant en Ukraine, un jeu acharné, un jeu de gauche, véritablement révolutionnaire, et révolutionnaire à la manière des hors-la-loi ! Mais ces idées n'emballaient pas Iaroslavski, il s'obstinait à ne penser qu'à la Russie soviétique, et je ne me jugeais même pas en droit de le dissuader : comment peut-on forcer la conscience d'un homme ? Or l'homme en question se tenait pour résolument coupable envers la révolution et le pays des soviets, et voulait expier sa faute...

— Je vais en Russie me faire fusiller... Si les bolcheviks ne me fusillent pas, tant mieux !

Et il est allé dans sa patrie soviétique qui, ignoble et stupide, ne l'a pas compris ! Je jure de venger Alexandre Iaroslavski — pas seulement l'être aimé, mais le compagnon d'armes, le complice, le « camarade d'affaires » (comme

on dit entre nous, dans l'argot de la pègre), et surtout le poète génial abattu par votre médiocrité ! Et pas seulement lui : je jure de venger les poètes fusillés — Goumiliou, Lev Tchiorny, l'énigmatique Faïne, le poète Essénine harcelé et poussé au suicide ⁴⁵ ! Je jure aussi de venger le malheureux dont la main armée d'un revolver a éteint la pensée lumineuse d'Alexandre Iaroslavski, et tous les fusilleurs qui, hypnotisés par vos hypocrites paroles pseudo-révolutionnaires, acceptent, avec l'insouciance d'un salarié ou d'un esclave, de devenir des meurtriers ; je jure de venger par le verbe et par le sang tous ceux qui « ne savent pas ce qu'ils font » ! Et je tiendrai ce serment, à condition bien sûr que cette autobiographie ne soit pas vouée à devenir une « auto-nécrologie » ...

En attendant, je continue. De Stettin, nous sommes rentrés en Russie par bateau, après une année d'absence. Iaroslavski se réjouissait comme un petit enfant d'entendre parler russe dans les rues, de voir les affiches antireligieuses dans les vitrines des librairies, et surtout d'assister aux manifestations d'Octobre...

— Je suis heureux d'être de retour... Tu ne m'en veux pas, ma petite Génia ? murmurait-il en regardant le défilé et en me serrant la main. Toi, je le sais, tu avais envie de rester.

Ces jours furent parmi les plus heureux de notre vie.

Quand Alexandre Iaroslavski a été arrêté, j'ai tout de suite rallié le monde de la « racaille ». J'ai déjà exposé en détail plus haut quelle immense importance sociale j'attribue à la « gueuserie » et pourquoi. Si j'étais une intellectuelle du type, « Abramovitch-Danovski » ⁴⁶, je me bornerais à une déclaration théorique et c'est tout. Mais comme je l'ai déjà dit, j'aime le concret ! En outre, j'ai depuis l'enfance

la passion de tout éprouver sur ma propre peau... Quelle vulgaire mesquinerie que de s'apitoyer sur le monde du crime tout en restant en dehors, de l'observer mais de loin, ou même de se livrer à des « expériences sociales », en se déguisant, comme certains journalistes excentriques occidentaux qui, travestis en gueux, se présentent à l'asile de nuit ou bien pénètrent dans un quartier pauvre et mal famé pour le lendemain filer droit chez eux et, par un bain matinal, se purifier de toute cette saleté — quel cauchemar, et s'il y avait des poux ! Non, j'ai décidé de plonger dans la « racaille » pour de bon, non pas comme une « noble étrangère », mais comme une égale. J'ai décidé d'apprendre à voler...

Auparavant j'étais retenue par mon attachement pour Alexandre Iaroslavski, mais désormais j'étais libre. Bien sûr, j'avais toujours des obligations envers lui — si j'étais pincée, je risquais de le compromettre —, mais la tentation était trop grande, je ne parvenais pas à me maîtriser... C'est facile de dire « voler » ! C'est comme de dire « je suis tellement malheureux que je vais donner des récitals de piano ! » Comme ça, la première fois — simplement parce que vous avez besoin d'argent à tout prix et qu'enfin vous êtes résolu à commettre un vol —, ça vous sera impossible ! Pour commettre un vol, il ne suffit pas d'avoir une intention criminelle, le vol est, au plein sens du terme, un métier. À la rigueur, on peut se passer d'avoir du talent, mais en aucun cas de pratique, d'entraînement préalable !

Au début, je ne savais même pas comment aborder la chose (tout ce que j'arrivais à tirer les premiers jours, c'était des fruits et des confiseries aux étals gastronomiques, mais

ça n'avait aucun intérêt !). J'ai donc mis du temps à savoir voler, et d'abord, j'ai vendu des journaux... J'aimais passer toute la journée dans la rue parmi les garçons un peu voleurs, un peu voyous... Le moment le plus intense, le plus émouvant pour un vendeur de journaux, c'est celui de la sortie du *Journal rouge du soir*... L'édition du matin, elle, se vend sans qu'on s'en aperçoive, de manière presque confortable... à l'aube, on prend un peu de tous les journaux du matin, on s'installe tranquillement sur des marches quelque part dans la perspective Nevski et on déclame :

— *La Pravda ! La Pravda de Leningrad ! Le Journal rouge ! Le Journal ouvrier de Moscou ! Trois kopecks ! Le Journal ouvrier de Moscou !*... Et on recommence : *La Pravda ! La Pravda de Leningrad !* ...

Si quelqu'un a besoin d'un numéro, il se sert tout seul. Quand vous constatez qu'un des journaux, *La Pravda* par exemple, se vend moins bien que les autres, vous le parcourez en vitesse (juste les gros titres) et vous entreprenez de le fourguer de manière plus vigoureuse, comme un père s'emploie à caser son aînée toujours vieille fille, qui fait obstacle à ses cadettes plus dégourdies dans leurs projets de mariage.

— *La Pravda ! Rapport du camarade Trotski !* ... Nouvelles interventions de l'opposition ! ...

Le Journal du soir c'est une tout autre paire de manches : là, les vendeurs deviennent le jouet de la cupidité, de la frénésie, de la guerre de concurrence. Ils se rassemblent bien à l'avance, font la queue devant le kiosque à journaux de la gare Nicolas, où sont livrés les exemplaires du *Journal du soir* à distribuer... Ça y est ! Les vendeurs se ruent sur l'étal en poussant des cris, chacun s'empare avidement de sa pile

de journaux, comme d'un butin, et s'élançait à toutes jambes, tout en comptant le nombre d'exemplaires qu'il emporte ! Ils se dispersent en éventail à partir de la gare Nicolas, en suivant la Nevski, la Ligovka, la Staro-Nevski... Tels des évangélistes modernes, les vendeurs de journaux courent dans le monde pour annoncer la « bonne nouvelle » que *Le Journal rouge du soir* est paru ! Et chacun se hâte, de peur de rater l'acheteur. Or avec *Le Journal du soir* c'est un vrai malheur : si vous ne vendez pas tout de suite, vous ne le vendrez jamais — c'est autant de « bouillons » à rendre !

J'ai vendu des journaux à Leningrad pendant un mois. Ensuite, Iaroslavski a été transféré à Moscou, et je l'y ai suivi sans attendre. Vendre des journaux à Moscou s'est révélé autrement plus difficile qu'à Leningrad : plus de concurrence, moins de gens instruits, autrement dit moins de lecteurs... Et les gens à Moscou sont malveillants, antipathiques ! Qu'on s'assoie quelque part sur une marche, et on en est aussitôt chassé par un concierge ou un de ces salauds de flics. Qu'on entre dans une cantine un peu convenable pour proposer des journaux, et on se fait incontinent vider par le responsable... On passe la journée à vendre ses exemplaires — sorti de chez soi à six heures du matin, on rentre à huit heures du soir, avec une recette misérable et les pieds en sang... Ça ne serait encore rien s'il ne s'agissait que de gagner sa croûte pour soi toute seule, mais on sait bien que d'ici vendredi (jour autorisé pour les colis), il faudra avoir réuni au moins trois ou quatre roubles pour faire passer un colis à son jules emprisonné !

Possédant un diplôme universitaire, j'aurais pu, bien sûr, trouver emploi dans une administration, mais il aurait été dommage de quitter la rue : je voulais faire l'expérience de la vie de la pègre, je voulais apprendre le métier de voleur...

En outre, la seule vue des administrations soviétiques — toutes propres, arrogantes et inabordables — a toujours provoqué chez moi comme un accès de mal de mer... Alors, aller travailler dans pareil nid de scribes et pharisiens !... Je préférerais me démener sur les trottoirs, les bras chargés de journaux... Mais il fallait encore tantôt courir à la Guépéou chercher une attestation, tantôt perdre une demi-journée pour faire passer un colis à la prison, tantôt aller voir le procureur rue Spiridonovka (ou bien, comme je disais, « traire le bouc » — par analogie avec le rendement de l'opération). Il m'arrivait de récupérer les journaux le matin, de prendre la queue devant le bureau du procureur, et de les vendre là, dans la file d'attente, à l'intérieur du bâtiment de la procureure. Des femmes s'exclamaient, admiratives : « En voilà une qui est adroite et dégourdie ! Celle-là trouvera sûrement le moyen de faire libérer son mari ! » Tu parles, si je l'ai trouvé !...

Deux fois, les journaux se sont vendus particulièrement bien (j'étais encore à Leningrad). La première fois, quand on a lancé une bombe à la Guépéou ⁴⁷. Ce jour-là, les vendeurs criaient mollement, comme toujours, les « dièses » proposées par les rédactions ; jetant un coup d'œil au journal, je fus la seule à prêter attention à cette nouvelle aussi piquante que sensationnelle. J'étais donc là, campée sur la perspective Nevski, et dès qu'une personne passait près de moi, je lançais d'une voix forte, distinctement, en regardant ailleurs : « Une bombe à la Guépéou à Moscou ! *Le journal rouge du soir* ! Une bombe à la Guépéou à Moscou. » Le passant s'arrêtait comme assommé par un coup de gourdin. Ses mains tremblant d'émotion sortaient un porte-monnaie et ouvraient le journal... Pour chacun c'était comme

un cadeau d'anniversaire : qui, en Russie soviétique, ne ressent pas de haine pour la Guépéou ? La seconde fois où les journaux se vendirent à merveille, ce fut quand deux voyous violèrent une vieille de quatre-vingt-trois ans dans le parc Catherine... Gloire et honneur aux voyous qui violent les vieilles de quatre-vingt-trois ans ! Que Dieu leur donne longue vie et les aide à réussir dans leurs valeureuses entreprises, à la plus grande joie des crieurs de journaux !

Pour me plonger totalement dans la vie des laissés-pour-compte, je quittai ma tante chez qui j'avais séjourné jusqu'alors à Moscou, et décidai de vivre avec les gosses des rues. Je déclarai à ma tante que je m'en allais pour de bon, et partis comme d'habitude vendre des journaux... Le soir, je commence à me dire qu'il serait temps de réfléchir à un abri où passer la nuit. Je m'approche d'un gamin qui demandait l'aumône devant une boulangerie.

— Mon gars, tu ne serais pas par hasard un enfant sans famille ?

Regard apeuré de ses yeux très pâles :

— Oh, non, m'dame ! J'ai un père, une mère... je vis avec ma mère.

— Mais non... il ne s'agit pas de ça... Moi-même, vois-tu, je n'ai nulle part où dormir... Alors je me disais que si tu étais un gosse des rues, tu me montrerais où on peut passer la nuit gratuitement, sans avoir à montrer ses papiers.

— Ça, oui, je peux : il y a un coin que je connais... on y va ensemble ?

— D'accord. C'est parfait ! Mais pas tout de suite... Il me reste des journaux à vendre...

— Et moi, je vais faire encore un peu la manche.

La nuit, le gamin me conduit à un square sur la place de l'Arbat et, s'asseyant avec moi sur un banc, me déballe l'histoire de sa vie avec une volubilité naïve : petit berger à la campagne, il est arrivé depuis peu à la ville ; le jour, il fait la manche, le soir, il s'amuse à faire les poches... Nous nous installons pour dormir ; moi sur un banc, lui sur celui d'à côté. Je viens juste de m'endormir, quand je suis réveillée par une étreinte non désirée : devant moi se tient un grand escogriffe correctement vêtu et passablement soûl... Je lui enjoins de me laisser tranquille. Mon petit voisin vient à ma rescousse :

— Embête pas cette frangine, c'est pas une ambulante, elle fait que vendre des journaux !

— Et toi, t'es qui pour t'en mêler ? Ou peut-être que toi-même, tu la... Fais gaffe... Je vais t'écraser la gueule, morveux !

— C'est plutôt moi qui vais t'arranger, répond gravement le garçon avant de me glisser à l'oreille d'un air vantard :

— Aie pas peur, j'ai une lame.

Les débats continuent. Je reste étendue, bercée par les grossièretés croisées des deux parties. Le grand escogriffe finit par s'en aller, non sans promettre de déshonorer par un moyen contre nature la grand-mère de son adversaire... Je décide en mon for intérieur de me faire accompagner chaque nuit par un môme comme ça, pas encore dangereux lui-même, mais capable de repousser les autres... En attendant, je reprends mon sommeil interrompu. Au matin, mon petit camarade me dit :

— Eh bien, maintenant, faut te débarbouiller.

J'ai le visage maculé d'encre d'imprimerie, l'encre des journaux d'hier, diluée de rosée et mêlée de poussière des trottoirs... Il ne fallait pas arriver en retard pour prendre

les journaux, mais les toilettes publiques restant fermées jusqu'à huit heures, je dus aller me laver sous une gouttière ; heureusement il avait plu la veille, et l'eau continuait à dégouliner du toit par le tuyau...

Je n'avais plus revu mon petit protecteur, or je trouvais trop risqué de retourner dormir sans lui dans le square, où n'importe quel type serait libre de faire de moi ce qu'il voudrait. C'est pourquoi, le lendemain, à la tombée de la nuit, j'ai tout bêtement traîné de rue en rue, en évitant de m'arrêter dans celles devenues désertes pour gagner les voies encore animées par la vie nocturne... Les brasseries éteignaient leurs lumières, d'abord boulevard de Smolensk, puis rue de l'Arbat... Les cinoches s'éteignaient à leur tour... La ville s'éteignait et mourait peu à peu, comme un corps agonisant, depuis ses extrémités jusqu'au centre... Ainsi, marchant simplement vers la lumière, je me rapprochai de la rue de Tver, tout en essayant de refourguer mes journaux invendus aux passants de rencontre... J'atterris rue de Tver sans même m'en rendre compte, et m'en réjouis beaucoup : il n'y avait là aucun signe d'endormissement nocturne ; on pouvait tout au moins, en désespoir de cause, s'y balader simplement jusqu'au matin sans paraître suspect...

Je fis halte à un angle, et à force d'observer le flot de la foule, je finis par en déceler le caractère singulier : tous — c'étaient toujours les mêmes — déambulaient dans un sens et dans l'autre, comme dans un quadrille ou une polonaise sur un parquet de bal ; parfois on s'interpellaient d'un groupe à l'autre, on échangeait des plaisanteries — la plupart de ces gens semblaient se connaître... Parmi les prostituées et les habitués de cette maison de tolérance à ciel ouvert, je me sentis tout de suite comme invitée à un bal

dans une maison étrangère, où je ne connaissais personne et où, par-dessus le marché, je me présentais dans un costume inapproprié : les prostituées, par nécessité du métier, étaient sur leur trente-et-un, quand moi j'arborais un manteau élimé que les rues de Moscou avaient imprégné de plus d'une couche de poussière... Me frayant passage à travers la cohue, je parvins à m'échouer, comme sur un banc de sable, sur la place de la Passion ⁴⁸... Au reste, ce « banc de sable » était lui aussi inondé par le déferlement de la foule... Ici, le sens de ce qui se déroulait dans la rue de Tver devenait évident : on n'y flânait pas simplement sans but, comme il semblait à première vue, on s'y exposait aux regards, on s'y soumettait à appréciation, pendant qu'ici, place de la Passion, se concluaient les marchés proprement dits, après négociation... Ceux qui ne voulaient pas, durant une minute, être emportés par la vague humaine, s'arrêtaient auprès du grand kiosque du *Mosselprom* ⁴⁹ comme au pied d'un phare, le temps de régler leur affaire... Dans l'ombre des toilettes publiques, des gars jouaient aux cartes sur une boîte à ordures sur laquelle ils avaient collé un bout de chandelle, nullement troublés par la proximité des cognes et autres flics (des fatalistes, sans doute : de toute manière ils finiraient par moisir en prison !).

« Voilà ! C'est ce qu'il me faut ! » Et je marche droit vers eux. Je reste un moment campée là, à les fixer ostensiblement. Ils me lancent à la dérobée des coups d'œil d'une demi-seconde, empreints de méfiance et d'un flegme profond, sans pour autant se laisser distraire de leur jeu... J'annonce exprès sans aucun préambule :

— Camarades, vous ne sauriez, pas par hasard où on peut passer la nuit sans papiers ni argent ?

— Non, on sait pas... Allez, joue ! C'est ton tour !...

— Bon, je prends.

— *Boura* !

— Écoutez, voilà ce qui m'arrive : mon mari est en prison... Lors de son arrestation, mes papiers d'identité ont été saisis en même temps que les siens... Je me suis disputée avec ma tante et je suis partie de chez elle ; à présent j'ai nulle part où passer la nuit...

— Vous n'aurez qu'à venir avec moi, je vous montrerai un coin... Pour le moment, comme vous voyez, je suis occupé... Quand on aura fini la partie... Repassez ici dans une demi-heure...

Une demi-heure plus tard, il marche devant moi. De taille moyenne, bien bâti, un visage aux traits assez réguliers, pas vraiment beau, mais avec on ne sait quoi d'intéressant. Modestement vêtu, mais tiré à quatre épingles, tel un gentleman cambrioleur tout droit sorti d'un film allemand ! Il me conduit à un immeuble, tout près de place de la Passion. Nous grimpons tout en haut d'un escalier en assez mauvais état. Sur le palier du dernier étage se trouve une grande caisse vide.

— Tenez, vous pouvez vous installer là, sur cette caisse. Bonne nuit !

Puis se retournant alors qu'il a déjà commencé à descendre les marches :

— Vous pouvez dormir tranquille. Je garantis que personne ici ne s'en prendra à vous. En revanche je ne garantis pas qu'on ne tente pas de vous voler.

Je m'endors... Mais assez vite, à travers mon sommeil, j'entends :

— C'est qui celui-là ? Qui est-ce qui dort ici ?

Une main étonnée me touche, me palpe comme de la pâte à pain... C'est un des habitants de l'immeuble qui rentre chez lui. Il est ivre, mais en état de raisonner. Il s'assoit à côté de moi, sur la caisse. J'ai eu le temps moi aussi d'échanger la position horizontale contre la verticale. Je lui explique comment j'ai atterri là... L'idylle de notre conversation est interrompue par le bruit d'une porte qui s'ouvre dans un mouvement de colère, suivi d'une voix de femme :

— Salaud ! T'en as encore ramené une !... Je vais t'apprendre à courir les filles !... Rentre immédiatement !... Et t'es encore soûl, espèce de chien en rut !...

— Je m'excuse, citoyenne, mais personne ne m'a amenée ici, je suis venue toute seule. Ce monsieur m'a découverte endormie, et m'a demandé comment j'étais arrivée là... Je suis une pauvre femme infirme... Je n'ai plus de logement... Je n'ai nulle part où dormir... Monsieur ne m'a pas amenée, je suis venue toute seule...

— Alors si t'es venue toute seule, dégage aussi toute seule d'ici ! Si tu t'en vas pas, j'appelle le concierge ! C'est pas un asile de nuit ici !... Si ça se trouve, t'es une contagieuse !

Je pars, je retourne sur la place de la Passion dans mon « *Filotdel* »⁵⁰ près de la boîte à ordures... Mon « logeur » de tantôt me demande :

— Alors, bien dormi ?

Je lui raconte mon histoire... Il sourit :

— Ce n'est rien !... À votre place, j'y retournerais même tout de suite...

— Je vous remercie. Je préfère m'en abstenir.

Il hausse les épaules :

— Comme vous voulez.

J'observe les manières réservées, pleines de dignité, de

mon interlocuteur, et je lui pose une question d'une extrême platitude :

— C'est sûrement par hasard que vous êtes dans cette situation. Dans quel milieu avez-vous grandi ?

— Moi ? Sous une barque.

Et il disparaît de nouveau dans le flot du ressac de la place de la Passion.

En attendant l'heure d'aller chercher les journaux du matin, je n'ai rien à faire ; j'observe les détails de la vie sur la place. Ici, c'est au petit matin que la frénésie est à son comble, quand on espère encore faire un dernier chopin mirobolant — mieux vaut alors pour le passant de hasard ne pas s'en mêler ! —, que les passions se déchaînent — à chacun s'offre à présent une dernière chance, parfois la plus prometteuse, à saisir, à ne pas laisser filer : à la prostituée, celle de harponner un cave doré sur tranche sortant d'une nuit de bamboche effrénée au *Philippov*, et qui, la veille au soir, encore juste éméché, n'aurait pas accordé un regard à une fille de rue ; au voleur, celle d'amorcer un caissier ou un administrateur dilapidateur, totalement noir, pour le rincer ; au cocher, celle de prendre en charge un fonctionnaire soviétique ayant déjà tant dépensé qu'il ne regarde même plus si c'est trois roubles ou bien vingt qu'il file en pourboire, ou encore, contre une somme rondelette, d'aider un tireur chanceux à échapper aux cognes ; au vendeur de fleurs d'empocher son premier afur du matin en courant avec ses bouquets après les couples qui repartent en calèche : la fille murmure à son cavalier : « Tu m'en offres un ? », le gars, pour crâner devant elle, ne marchand pas, et jette un billet de trois roubles au vendeur, avant de peloter fiévreusement sa compagne et de

carrer les fleurs sous le siège, tous deux n'y pensant déjà plus — au reste a-t-elle besoin de fleurs ? non, c'était juste pour faire suer le pante !... Mais entre-temps, le vendeur de fleurs a déjà contribué au bonheur d'un va-nu-pieds qui fait trafic de vodka sous le manteau — non plus au prix dit « de minuit », non, au triple du tarif vespéral ; et là, aussitôt, c'est au tour d'un marchand de *pirojki* de tenter sa chance ; « Un *pirojok* tout chaud pour faire passer ça ? » J'ai tout de suite été contaminée par cette frénésie, une envie irrépressible m'a prise de passer de créature du jour à créature de la nuit, de gagner ma vie avec tous ces gens, d'avoir ma part de ce butin prématal — une envie de voler avec chic, de voler par défi.

Quand le jour se leva, la place de la Passion vit le flot se retirer, ne restèrent plus que des maquereaux et des pègres, tels des coquillages laissés sur le sable par le reflux de la marée, et un cave complètement ivre et déjà ratissé qui, appuyé contre un mur, essayait de dégueuler... Et aussi quelques filles, près des toilettes publiques, de celles que personne ne choisit jamais, les vieilles et les décaties, qui, hargneuses, échangeaient des insultes nourries de colère (colère non pas de devoir vendre son corps de femme, mais que personne n'en veuille plus !) et essayaient de se blesser les unes les autres le plus douloureusement possible, en usant de l'injure ultime — injure la plus douloureuse et la plus offensante, particulièrement ici, sur la place de la Passion, où l'offense ressemble trop à la vérité —, symbole de la pire humiliation féminine : « Eh, va donc, suceuse de b... ! »

Je m'approche du kiosque du *Mosselprom*, où macs et pègres se sont réunis pour causer affaires. Une des

prostituées les plus élégantes de la place revient après une passe. Elle rejoint son « homme », la mine sérieuse et satisfaite.

— Ah, Mirrotchka ! Alors, bonne bourre ?

— Oui, merci ! Et toi, comment ça va ?

Pour ma part, j'attire sur moi l'attention générale : un nouveau visage sur la place. Force m'est de raconter à chacun mon histoire. Au début, ils ne se montrent pas tellement confiants : ils me prennent pour une prostituée malchanceuse nouvelle venue... Mirrotchka la juive me demande avec une indulgente ironie :

— Honnête dame aux journaux, si, comme vous le dites, vous n'avez vraiment nulle part où dormir, pourquoi ne vous adressez-vous pas à un comité qui aide les dames pauvres mais honnêtes ?

Je ne demeure pas en reste : j'adresse à l'assemblée un discours plaisant par la forme, mais sincère et profondément sérieux par le contenu, par lequel je démontre que ce sont eux, ici assemblés, qui sont le sel de la terre... D'abord ils rient de bon cœur, presque avec compassion cependant. Puis quelqu'un lance négligemment :

— Après tout, ce qu'elle dit, c'est pas si bête !

— Oui, quand on y réfléchit, ce sont même là des paroles très justes !

Bref, personne n'était opposé à se considérer comme le sel de la terre.

Les jours suivants, j'essayai de me maintenir sur la place de la Passion. Le jour, j'y vendais des journaux, et la nuit, des fleurs... Faire commerce de fleurs la nuit en ces lieux était profondément humiliant (surtout avec mon infirmité) : les prostituées s'obstinaient à me soupçonner de vouloir leur

faire concurrence... Les caves semblaient penser de moi la même chose : ils me faisaient du rentre-dedans sans détour ou bien m'envoyaient balader en se moquant de moi :

– Citoyen, achetez mes fleurs !

– Vos fleurs sont fanées, et vous aussi... Je n'ai besoin ni d'elles ni de vous !

Je répondais alors lentement, d'une voix sourde, en détachant mes mots :

– Vous pouvez juger mes fleurs, elles sont à vendre, mais moi, ce n'est pas la peine, car je ne me vends pas...

N'entendant rien au commerce, j'achetais mes fleurs à trois fois leur prix... Et j'avais toujours peur qu'elles soient fanées avant que je les aie vendues : j'en étais alors de ma poche au lieu d'en tirer bénéfice !... Malgré tout cela, je ne voulais pas quitter la place de la Passion. Il me fallait ici nouer et entretenir des liens pour démarrer mon travail...

Que ce soit clair : j'ai rallié le monde des voyous non pas comme on va chez des jeunes frères, pour les enseigner, non, j'y suis allée pour apprendre leur métier de voleurs, leur éthique de voleurs. Et j'avais l'intention non pas de leur apporter quelque nouvelle doctrine, mais de redonner vigueur aux vieilles lois du milieu régnant déjà chez eux, mais devenues vacillantes depuis quelque temps : haine implacable envers les cagnes et les mouchards, amical esprit de partage (entraide) entre affranchis, etc. Pendant un moment, je fus même obsédée par l'idée excentrique d'une « journée pour la bonne cause » (ou plutôt d'une « nuit ») : « Une prostituée pour un malfrat ». À l'époque, une bonne moitié des truands de la place de la Passion avait été fauchée par les arrestations, aussi proposai-je que les prostituées versent leurs gains d'une nuit pour envoyer des colis

aux camarades bouclés ! Mais cette idée se révéla irréalizable du fait qu'on ne connaissait les absents que par leur nom de guerre, et non par celui figurant dans leurs fafiots... Alors à quel nom adresser le colis qu'on allait porter au MOuR ⁵¹ ?

Mes idées plus sérieuses consistaient en ceci : je rêvais d'organiser — bien sûr, pas tout de suite, mais au prix d'une longue et infinie patience, après les durs échecs et les absurdes fiascos qu'on ne saurait certainement pas éviter — un comité politique des malfrats, en dehors de tout parti, réunissant tous les éléments antisoviétiques ou simplement hors la loi, qui se donnerait pour but de libérer des lieux de réclusion tout d'abord les condamnés à mort, puis de manière générale les prisonniers les plus importants, aussi bien politiques que de droit commun. Pour cela, bien sûr, on aurait besoin de moyens financiers colossaux, on les obtiendrait par le biais de cambriolages, d'expropriations, peu importe le nom... Les détenus politiques, supposais-je, nous rejoindraient pour des considérations idéologiques, les droit-commun seraient suffisamment intéressés d'un point de vue matériel ; un condamné à mort dont le comité aurait organisé l'évasion refuserait-il de remercier ledit comité à sa première affaire réussie ? Si je raconte tout cela aujourd'hui avec tant de franchise, c'est parce que je m'attends de toute manière à être fusillée, ou bien condamnée à une longue peine de réclusion, durant laquelle je serai placée dans n'importe quel cas sous surveillance plus ou moins secrète et, par conséquent, je ne pourrai jamais, de toute ma vie, mettre ce plan à exécution !

Je reviens à ma « biographie ». Quand je vendais des journaux sur la place de la Passion tantôt le jour, tantôt la

nuit (et parfois jour et nuit d'affilée), j'allais en tramway au parc de Sokolniki pour dormir. On y dormait particulièrement bien pendant la journée, dans la belle herbe grasse, sous le soleil qui vous fermait les yeux... J'ai passé deux nuits dans ce parc absolument seule, sans redouter personne, excepté les agents de police... Et j'avais raison de tant me méfier d'eux : un jour, l'un d'eux s'empara du sac à main, contenant mes derniers sous, que j'avais laissé tomber par accident, et me déclara qu'ayant ramassé ce sac, il devait aller le porter au bureau des objets trouvés. Un autre flic essaya de me violer en plein jour dans le parc... Depuis les buissons voisins, des grinches observaient la scène avec curiosité, en ricanant, mais le policier à moitié ivre comptait sur le fait qu'aucun de ces gars sans papiers n'oserait jamais se porter témoin dans quelque affaire que ce soit... Et pourtant, l'un d'eux me sauva la mise d'une manière originale : au moment le plus décisif et le plus corsé, alors que j'implorais et me débattais, l'homme, arborant son sourire le plus benêt, s'approcha du policier penché sur moi :

— Camarade, vous n'auriez pas du feu ?

L'autre, bien sûr, me lâcha, sortit des allumettes et les tendit au gars. Puis, quand celui-ci, après avoir allumé sa cigarette, lui eut tourné le dos, il dégaina son Nagant ⁵² et le pointa un instant sur le dos du grinche qui s'éloignait...

— Eh, merde ! Ça n'en vaut pas la peine !

Puis il rengaina son arme. Je remerciai plus tard mon sauveur :

— Bravo, mon gars !... On peut dire que tu m'as sauvée d'un grand malheur !... Je t'en remercie... Quoi, tu as décidé de me secourir, alors tu t'es approché ?

— Non, j’y suis allé comme ça... pour la frime...

Sur quoi il rit d’un air espiègle...

J’ai fini par m’établir dans un logement permanent — une guérite en verre servant de poste d’aiguillage pour les tramways. À la vérité, on ne pouvait guère qualifier ce nouveau logement de permanent, puisque c’était tantôt le poste d’aiguillage d’Okhotny Riad, tantôt celui de la place de la Révolution... Quand on était chassés de l’un, on allait à l’autre. On était parfois contraints de changer d’abri trois fois dans la même nuit... Nous, les gens des rues, étions très nombreux à passer la nuit dans ces postes, au point d’y être à l’étroit... Mendiants, petits voleurs, prostituées sans domicile... C’est là que j’ai trouvé ma famille au plein sens du terme. Une fois par semaine, je rendais visite à ma tante ; il m’arrivait de m’attarder trop longtemps, et elle cherchait alors à me persuader de rester chez elle... Ça me faisait presque peur : « Non, je ne peux absolument pas, je dois rentrer “chez moi”. » L’idée même de passer la nuit ailleurs me paraissait une trahison perfide envers ma chère « cagna », envers « mes » gars !... J’avais dit à ma tante que je m’étais trouvé une chambre ; et elle, mais plus encore ma mère, venue de Leningrad pour me voir et séjournant chez sa sœur, me suppliaient, avec des larmes offensées, de leur donner mon adresse. « Je suis ta mère. J’ai bien le droit de savoir ! Si tu ne le veux pas, je ne viendrai pas chez toi... Mais je veux savoir au cas où », insistait ma mère. Ma pauvre mère ! Comment pouvais-je lui donner mon adresse, quand je n’en avais pas ? Cependant, le mois de septembre tirait déjà à sa fin. La nuit, dans notre cagna, il commençait à faire froid. On allait se réchauffer auprès d’un feu sur la place du Théâtre, devant les chaudrons à asphalte.

Des petits gamins dormaient même carrément dans ces chaudrons... Un jour où des gars avaient réussi à piller un kiosque de produits alimentaires, on a fait griller du saucisson et cuit des pommes sur le feu, en utilisant, en guise de broche, un sabre d'aiguillage qui traînait sur la place... Nous dormions à présent tous ensemble dans la guérite — femmes et enfants — serrés en tas ; chacun se couchait sur les pieds du précédent pour les lui réchauffer... ainsi, tout le monde avait considérablement plus chaud ; seul celui qui était tout au-dessous, vers la fin de la nuit, n'y tenait plus et hurlait : « Mais pourquoi vous êtes tous entassés sur moi ? J'ai des pieds en fer peut-être ! »

Entre-temps, l'instruction de l'affaire de Iaroslavski avait pris fin, la Guépéou centrale me cherchait pour m'annoncer que j'étais autorisée à le voir, mais on ne parvenait pas à me trouver, du fait que je n'avais plus de lieu de résidence, Iaroslavski, détenu à la prison de la Loubianka, avait entamé une grève de la faim pour obtenir le droit de me voir... Il savait que j'étais à Moscou car chaque semaine, je venais lui porter un colis, et il ne pouvait pas croire qu'il fût impossible de me retrouver, bien que la Guépéou l'en eût informé par écrit en réponse à sa grève de la faim... Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres plus importants, je suis infiniment coupable envers Alexandre Iaroslavski ! Au moment où son destin se décidait si tragiquement, je pensais presque moins à lui qu'à la pègre et à son importance sociale, et me passionnais avec une mesquine vanité pour le rôle que je comptais jouer au milieu d'elle !... Dans l'épisode du droit de visite, un seul détail demeure pour moi obscur : pourquoi ne pouvait-on m'en informer quand je venais déposer mes colis ?

Nous nous sommes revus quand nous étions déjà à Leningrad, où Iaroslavski avait été transféré avant son départ pour le camp de concentration et où (à Leningrad, veux-je dire) je l'avais immédiatement suivi. Durant notre entretien, j'eus le temps de lui raconter où et comment j'avais vécu les derniers temps ; Iaroslavski me fit promettre de loger à nouveau dans un appartement normal ; si c'était à Leningrad, chez ma mère, si c'était à Moscou, chez ma tante. J'ai tenu parole, mais je n'ai pas rompu pour autant mes liens avec les voyous moscovites et en ai également noué de nouveaux avec ceux de Leningrad... Cela dit, quand je revins à Moscou un an plus tard, dès ma descente du train, je courus retrouver ma cagna... Mais j'appris que, pendant mon absence, tous les gars avaient été attrapés, quand ils ne s'étaient pas eux-mêmes égailés dans la nature, tandis que la cagna abritait désormais de nouvelles gens, venus des campagnes, qui n'avaient rien en commun avec le monde du crime...

Un mois après le transfert de Iaroslavski de Leningrad vers le Nord, je me rendis à Kem ⁵³ pour obtenir une visite. Cette fois-là, j'en fus pour mes frais, et ne fis que flamber toutes mes économies : pour regagner Leningrad, je brûlai le dur : dans un wagon transportant des traverses, sur un tampon entre deux wagons de marchandises, dans un train de voyageurs, cachée sous un banc... Après que j'eus été témoin, à Kem, des sévices infligés aux détenus, ma haine et mon mépris envers le pouvoir « soviétique » sont devenus encore plus implacables. Mais, craignant de nuire à Iaroslavski, j'essayais de ne pas trop manifester ces sentiments. L'idée de travailler dans une administration soviétique m'était odieuse... Je ne perdais pas mon temps

cependant : peu à peu, je m'étais mise à voler. Je ris et j'ai honte de dire par quelles broutilles j'ai commencé : ainsi, par exemple, après avoir porté un colis à un ami détenu à la police judiciaire de Leningrad, en repartant, j'ai décroché du portail du bâtiment un énorme cadenas que j'ai tout de suite bazarde au marche Alexandrovski pour quarante kopecks.

Après avoir demenage à Moscou, je me suis invente une specialite : je passais dans les cabinets de dentistes et fouillais les poches des manteaux laisses dans les vestibules pour voler l'argent que j'y trouvais, et quand je parvenais à me faufiler discrettement par la porte, j'emportais aussi manteaux, toques, chapeaux... Je ne me suis jamais fait pincer en exerçant cette activite, mais une fois que j'eus fait le tour de la majorite des dentistes moscovites, je dus changer d'emploi. Je me mis à « deflourer la picouse » : tres tot le matin, quand tous les habitants d'une cour dormaient encore, mais que les femmes de menage zelees avaient deja etendu le linge à secher, je passais, avec la plus grande patience, d'une cour à l'autre, et otais des cordes le linge, les robes, mais aussi les manteaux, les plaids, les couvertures en gros drap (mais pas les courtepointes, trop encombrantes à trimballer !), pendus là pour être aeres. Plus rarement, j'entrais dans les appartements dont la porte était restee par hasard ouverte : je debarrassais la cuisine d'un rechaud à petrole, de chaussures posees là pour être cirées... Je n'osais pas aller plus loin que la cuisine, car mes protheses ont le defaut de toujours claquer un peu, et il m'est impossible de me deplacer de maniere totalement discrete. Je ne me « servais » que dans les cours de batiments cossus ; si jamais je tombais sur un objet même precieux devant un logement en sous-sol, je ne le prenais jamais !

Voler me procurait une véritable jouissance ; le sentiment de risque qui naît au moment où l'on commet ne serait-ce qu'un minuscule larcin provoquait chez moi un grand transport d'émotion. Mais le menu larcin en question — tout ce bric-à-brac chopé « au bonjour » — ne me satisfaisait ni d'un point de vue matériel ni du point de vue de l'amour-propre. Ce qui m'attirait c'était le vol dans sa forme supérieure, pour ainsi dire classique : le vol à la tire. Bien qu'habituellement, non seulement le grand surinage, mais même la cambriole et a *fortiori* le braquage se classent avant le simple vol à la tire par ordre d'importance, pour moi, ce dernier représente ce degré suprême du vol où le métier se transforme en art ; quand on observe de près le travail des pickpockets, on ne peut qu'admirer leur habileté pleine d'élégance... N'importe quel serrurier armé d'une détermination suffisante est au fond capable de commettre un cambriolage ; n'importe quel gars décidé, grand et costaud peut réussir un braquage, et même du premier coup, avec de la chance ; mais qu'un homme sans expérience essaie donc d'extraire un portefeuille d'une poche intérieure ! Il n'y parviendra jamais ! Personnellement, je me suis révélée totalement inapte au vol à la tire : la seule fois dans ma vie où j'ai tenté de faire les poches à quelqu'un, j'ai foiré, j'ai pris un coup de bouteille vide et un coup de canne sur la gueule, après quoi, par-dessus le marché, on m'a emmenée au poste. Heureusement pour moi, ce jour-là j'avais perdu un gant... Une fois au poste, j'ai tiré de ma poche le gant dépareillé et j'ai déclaré que la victime avait essayé de me faire du gringue, qu'il m'avait fauché un gant pour rigoler et l'avait fourré dans sa poche, et que quand j'avais essayé de le lui reprendre, il m'avait cogné dessus... Le plaignant

n'était pas tout à fait sobre, mon histoire a paru vraisemblable, et le policier compatissant m'a laissée repartir, après avoir adressé une sévère remontrance au bonhomme en guise d'adieu.

Si j'ai d'emblée manqué de chance avec le vol à la tire, ma spécialité est vite devenue le vol de valoches dans les gares... Vous prenez la queue devant un guichet (ou, encore plus souvent, près de la consigne à bagages) et dès que quelqu'un s'éloigne un instant ou simplement tourne la tête, en bayant aux corneilles, vous chourez les petites malles et autres bagages légers — juste sous le nez du propriétaire... Ici, la principale garantie du succès est d'agir sans précipitation ni nervosité — posément, avec calme — pour que les gens autour de vous, qui presque toujours vous voient faire, soient persuadés que les bagages que vous venez de ramasser sont les vôtres... Moi, avec mon caractère, du calme, j'en ai à revendre ! Cela dit, la question du calme ou de l'agitation se pose uniquement avant le moment où l'on se sert : dès qu'on s'est servi, on agit dans une sorte d'état somnambulique ; dès ce moment, une idée vous traverse l'esprit : « es ponts sont coupés » ; après quoi, vos mains se greffent, pour ainsi dire, à la poignée de la valise escamotée, vous cessez de voir et de distinguer les visages des gens autour de vous, la foule se fond en une masse confuse qui danse devant vos yeux telle une tache mouvante (comme au premier instant où l'on s'avance sur une scène pour jouer), vous ne vous demandez plus si le « numéro » va marcher ou pas — simplement, tel un mécanisme remonté pour un temps déterminé, vous vous hâtez machinalement vers la sortie — vite, la station de tramway —, vous grimpez dans une voiture, et là enfin, dans le tramway, la conscience vous revient...

Un jour, à la gare de Koursk, très tôt le matin, comme un train en provenance du sud venait de débarquer du beau monde soviétique, je remarque un citoyen assis à l'aise dans le hall, entouré de ses bagages... L'homme doit sans doute avoir une âme de poète : son regard rêveur est fixé droit devant lui, tandis que ses affaires s'entassent pour la plupart derrière... C'est surtout un petit coffre en bois fermé d'un cadenas qui me tente... Je m'approche furtivement par-derrière, et je l'emporte. À cette époque, je ne connaissais pas encore bien la disposition intérieure de la gare, et c'est pourquoi je commis une erreur fatale : au lieu de me diriger tout droit vers la sortie, je m'en fus dans le sens opposé, avec l'espoir de tomber sur une autre issue. Je n'en trouvai pas. Je ne pouvais tout de même pas revenir en arrière et repasser avec le coffre devant le voyageur qui, certainement, s'était déjà aperçu de sa disparition ! En attendant, j'entre dans les toilettes pour dames, je demande à une femme de veiller sur mon bagage, puis je ressors et pars en reconnaissance ; je vois deux mioches que je ne connais pas, mais dont les haillons m'inspirent confiance... Je les appelle, je leur expose l'affaire et les supplie de m'indiquer une sortie de secours — je leur promets de les remercier en leur donnant leur fade... Ils me regardent, incrédules — je ne ressemble pas à une voleuse ! —, mais s'engagent à combiner quelque chose... Je retourne à mon abri, aux toilettes... Quelques minutes plus tard la porte s'entrouvre, les bouilles des deux mêmes apparaissent dans l'entrebâillement, ils m'invitent à sortir... Nous passons par des passages souterrains qui rappellent les couloirs du métro parisien... ce sont les passages qui mènent aux quais des trains de banlieue... Mais un de ces

passages — oh, bonheur ! — débouche sur une rue... Reste maintenant à procéder au partage... Mais où ? Je propose un « tapis » de ma connaissance.

Mais pour y arriver, il faut se transbahuter à Dragomilovo ⁵⁴... Or il se trouve que je n'ai pas récolté un *kopeck* ce jour-là... On décide de s'y rendre en tramway, en resquillant... Pour ma part, cela dit, j'ai l'habitude. Pour une invalide comme moi, c'est facile. Les mioches s'installent sur la barre d'attelage. A chaque arrêt, ils sautent à bas et courent jeter un coup d'œil à l'intérieur de la voiture — y suis-je encore ? —, il ne faudrait pas que je me sois cassée avec le coffre, sans leur laisser leur fade... Une fois au tapis, un vague copain fait sauter le crapaud qui ferme la malle... À l'intérieur : un appareil photo d'une marque étrangère (bruxelloise), un portefeuille tout neuf (malheureusement vide), un costume d'été, un rasoir, des *tchouviaki* ⁵⁵, deux draps, du linge de corps, un album, et des papiers d'identité au nom de l'inspecteur des finances Ptitsyne, la correspondance privée du propriétaire du coffre, et un album de ses propres dessins exécutés avec talent. Je garde pour moi l'appareil photo, un drap, la correspondance, les livres, l'album et les papiers. Le reste va aux mioches !! Je refourgue l'appareil et le drap, j'emballe la correspondance et l'album dans un paquet que j'expédie à l'adresse indiquée sur les papiers : « Leningrad. Canal Grihoïedov, n°... » Dans l'enveloppe, j'ai pris soin de glisser le mot suivant : « Conscient de l'attachement que n'importe quel artiste éprouve pour ses œuvres, je vous renvoie votre album et ces superbes croquis réalisés avec goût, ainsi que votre correspondance privée qui n'a aucune valeur pour celui qui l'a dérobée. Un voleur. »

Oh, Seigneur ! Quelle joie procure chaque valise dérobée ! C'est comme, dans l'enfance, une boule de chocolat « surprise » ... Vous filez avec l'objet, tout impatient de savoir ce qu'il y a à l'intérieur — de l'or, si ça se trouve ? Ou bien du fric ? Le plus souvent, on tombe sur des babioles, de la camelote qu'il faut refourguer au plus vite, encore « fumante » après le coup, avant que les condés aient eu le temps d'ouvrir une enquête...

En début de l'été de 1929, je me suis rendue aux îles Solovki pour une visite. On nous avait octroyé un droit de visite réglementaire, à raison d'une heure par jour. Au cours des dix jours que je passai aux Solovki, deux rapports me concernant furent adressés au commandant Borissov. Un de ces rapports fut rédigé par l'agent contractuel Romanek, l'autre, si je ne m'abuse, par la responsable du Centre de visites, M. D. Lobanova... Au retour des Solovki, j'ai repris mon métier de voleuse (j'avais laissé tomber la vente de journaux depuis déjà plus d'un an). J'allais toujours voler seule ; au moins, si j'étais pincée, je ne faisais tomber personne avec moi ; et en cas de succès, j'employais tout le butin à ma guise... Grâce à cela je gardais également de bonnes relations avec la pègre, je n'avais de comptes à régler avec personne. Peu de gens du milieu me connaissaient, mais ceux qui me connaissaient avaient du respect pour moi (c'est en tout cas l'impression que j'avais). En général, les voleurs respectent toujours une femme qui vole en solitaire et n'accepte pas de se prostituer. Or là, c'était une infirme qui prenait ces risques, qui plus est, sans le soutien de personne, alors ils appréciaient doublement... À l'automne, je me fis alpaguer à la gare Alexandre avec deux valises volées, et fus expédiée à la prison de la Boutyrka.

À mon quatrième jour de détention, pour rompre un peu la monotonie carcérale, je faillis fendre le crâne d'une surveillante avec le couvercle métallique de la tinette, ce qui me valut d'être transférée dans un cachot glacé de la tour nord... Après treize jours à la Boutyrka, je fus convoquée au tribunal. Là, je décrivis de manière si vivante et habile la scène du vol — la victime échangeant des œillades avec un *guépéouchnik* « intéressant », et moi qui, pendant ce temps, jetais mon dévolu sur ses deux petites valises tout appétissantes liées ensemble par un lacet, et leur faisais un sort — que toute la salle se tordait de rire, y compris les juges qui finirent par me coller seulement un mois de « trav' ».

À ma sortie de la Boutyrka, je partis sans tarder pour une autre série de visites. Je ne dirai rien des événements survenus en rapport avec celles-ci, sur le chantier de la route de Parandovo (où Alexandre Iaroslavski se trouvait à ce moment, détenu, dans des conditions atroces, dans un quartier d'isolement disciplinaire), je signalerai juste qu'un matériel important les concernant (mes dépositions et celles d'Alexandre Iaroslavski) est conservé au service d'enquête judiciaire de Kem (SEI, 1^{re} section), à moins que ces documents n'aient été envoyés au centre, avec le dossier de l'affaire Iaroslavski... Une seule chose est certaine : ces événements ont été un pas de plus vers la catastrophe finale, car Alexandre Iaroslavski n'était pas homme à accepter une faveur à l'odeur douteuse, de mains souillées de boue (même si c'étaient les miennes !) — comme cela se pratique dans votre OuSLON ⁵⁶...

Je continue : sur le chemin du retour vers Moscou, de passage à Leningrad, je me suis à nouveau fait pincer pour le vol d'un sac de voyage à la gare Nicolas... Après dix-sept

jours à la maison d'arrêt de la Guépéou, j'ai été relâchée par le tribunal et je suis partie pour Moscou. Le douzième jour après mon arrivée, je suis tombée à nouveau, cette fois-ci pour un vol « au bonjour »... J'avais eu beau chaque fois donner un nom différent, le MOuR a fini bien sûr par découvrir une condamnation et un mandat d'amener me concernant (à Moscou), et c'est ainsi que pour une vétille — deux robes estimées à trente-cinq roubles — le tribunal populaire de l'arrondissement Baoumanski m'a condamnée à trois ans de déportation en région éloignée, peine commuée, à la suite de mon pourvoi en cassation, en exil dans la ville d'Oustioujna, district de Tcherepovets.

À Oustioujna, je me suis installée dans une maison abandonnée menaçant ruine (située au 4, quai Molot) que le Département administratif octroyait aux exilés pour passer la nuit. Dans la ville, ce bâtiment était plus connu sous le nom de « Maison blanche » ou de « Maison de pierre ». La nuit, les habitants d'Oustioujna évitaient de passer dans les environs, et n'osaient y entrer même en plein jour... En mettant ce lieu à la disposition des proscrits, le Département administratif ne l'avait pas même doté de châlits — les locaux étaient totalement vides, si on excepte les immondices. La maison n'était administrée par personne ; n'importe qui pouvait entrer, allumer le fourneau avec du bois volé (quand on n'allait pas démolir une clôture voisine pour en faire du combustible) et dormir là. À la Maison blanche, nous formions une petite communauté de voleurs très unie, comptant neuf ou dix membres (les uns volaient, les autres se contentaient de mendier, mais tous contribuaient au pot commun)... J'étais la seule femme (d'autres filles arrivées avec moi en déportation — même les plus affranchies

— n’osaient pas y loger) ; les gars étaient fiers de moi, ils appréciaient beaucoup que je n’aie pas eu peur de venir chez eux, ils m’appelaient « la patronne de la Maison blanche » et me demandaient des conseils avant chaque vol... Un des gars disait pour plaisanter : « On nous craint comme si nous étions des brigands, alors que nous vivons là... pas une bagarre, pas une beuverie... Il est bien rare qu’on picole... Une femme loge avec nous, elle est comme une sœur et nous ne la touchons pas... » Tout cela était vrai... Vers la fin de mon séjour, j’ai réussi à convaincre une autre déportée de nous rejoindre...

A Ousdoujna, je me suis attelée à un nouveau métier : je me suis déclarée en ville diseuse de bonne aventure... Le succès fut incroyable ; des femmes de tous âges, parmi les plus friandes de prédictions, osaient même venir me trouver à la Maison blanche — certes dans la journée seulement, et en grande compagnie... D’autres me demandaient : « Soyez gentille, venez donc prédire chez nous... Nous avons peur d’aller vous voir là-bas... Nous ferons des efforts pour vous : nous sortirons le samovar, nous ferons des croissants ! » On m’appelait dans les « meilleures » maisons de la ville. On me payait, on me régalaient... On m’assurait qu’aucune voyante locale ne pouvait se comparer à moi... Là encore, ma sincérité naturelle était ma meilleure arme... Avant de formuler une prédiction, je disais à chacun : « Je dis l’avenir comme je peux... Est-ce c’est vrai ou pas - qui le sait ? Vous le verrez vous-même ! Il en est d’autres qui ne croient absolument à aucune prédiction, peut-être ont-ils bien raison ? » Mais les femmes soupiraient, attendries : « Elle ne dit jamais que la vérité ! Si au moins elle se trompait d’un mot ! » Et quand on m’a salée une nouvelle fois pour

divination au motif de l'article 169 du Code pénal, une des femmes, dans la salle du tribunal, s'est exclamée d'une voix assez retentissante : « On sait bien pourquoi elle est jugée... Pour avoir dit la vérité... Si elle mentait, ça serait une autre paire de manches ! ... » Chez les koulaks et les bourgeois d'Oustioujna, on s'employait à m'amadouer et à me dorloter pour une autre raison encore : sachant l'influence dont je jouissais auprès de la racaille qui peuplait la Maison blanche, les propriétaires aisés m'offraient à manger et à boire et me répétaient :

— Dites donc à vos gars qu'ils ne s'en prennent pas à nous... Il n'y a plus rien à prendre chez nous, l'an passé on nous a déjà cambriolés deux fois... Mieux vaudrait qu'ils aillent chez les Z*, en face ; là-bas, il y a de la fleur de farine et tout un bric-à-brac... Les sacs de farine sont posés carrément dans l'entrée...

— Oh, mais que dites-vous là ! Est-ce que nos gars sont comme ça ?... Nos gars ne volent pas ; ils ne font que glaner quelques pommes de terre par-ci, par-là... Mais alors comme ça, ceux d'en face, ils n'ont pas peur de garder leur farine dans leur entrée ?

— À dire vrai, ils doivent avoir un chien méchant, sûrement qu'ils comptent sur lui...

On essayait ainsi de gagner ma bienveillance, on voyait en moi un moyen de protéger sa maison des cambrioleurs et d'orienter ces derniers sur les voisins avec lesquels on avait des comptes à régler. Aussi bien, je n'oubliais jamais un bon accueil. Je disais aux gars : « Dans cette maison, ils sont des plus aimables avec moi, je préférerais qu'on les laisse tranquilles ! Mieux vaut s'en prendre aux biens de l'État, ça ne fera de la peine à personne ! Les communistes

sont des salauds : pour ce qui est de déporter les gens, ils savent le faire, mais ils ne donnent pas de travail ! »

Trois semaines après mon arrivée à Oustioujna, j'étais déjà au trou, inculpée dans l'affaire du cambriolage du magasin de l'Union des chasseurs. Nous l'avions cambriolé en effet, et nous étions emparés de plusieurs couteaux dits « finnois », d'un grand nombre de fusils, et de l'argent de la caisse, mais pas de tout ; une partie se trouvait dans le coffre-fort, que nous n'avions pas réussi à ouvrir. On m'a collé trois ans d'éloignement et j'ai été expédiée en Sibérie avec un convoi d'autres prisonniers. Pendant que j'étais au trou, à la prison d'Oustioujna, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce que les journaux disaient des kolkhozes. J'ai senti dans cette idée quelque chose d'un communisme ancien, quelque chose d'Octobre... Et je me suis empressée d'écrire à Alexandre Iaroslavski sur ce sujet, car je savais que son cœur — le cœur d'un ancien partisan de Kalandarichvili ⁵⁷ — se réjouirait à chaque vrai succès, véritablement révolutionnaire, réellement révolutionnaire, des bolcheviks...

Cependant, quand, par la sage volonté de l'administration, je me suis retrouvée en Sibérie, plongée au cœur même du monde paysan, j'ai vu ce que représentaient ces fameux kolkhozes dans la réalité — et j'ai célébré l'absolue nullité des bolcheviks dans le présent et leur défaite politique assurée (sous la main pesante de la paysannerie) dans un avenir très proche... En ce qui me concerne, moi, en Sibérie, pendant qu'on promenait notre convoi de village en village, j'étais comme un coq en pâte... Après un jeûne prolongé dans un camp de transit à Novossibirsk (200 grammes de pain et un peu de bouillon de chou maigre une fois par jour, en quantité insuffisante), après le même régime de 200 grammes

mais cette fois-ci sans aucun bouillon, dans la petite ville de Kansk, on a fini par nous affecter au village de Tassaïevo, où l'on nous a conduits à pied, sous escorte, cette fois-ci sans aucun vivre... Le jour, on nous menait sous la menace des fusils ; la nuit, on nous répartissait par groupes de deux ou trois dans les isbas des paysans, laissant au bon plaisir de ces derniers le soin de nous nourrir... Je pense que tous les paysans du monde, hormis les *tchaldons*⁵⁸ hospitaliers, nous auraient envoyés au diable avec nos hommes d'escorte, et auraient déclaré : « C'est vous qui en avez la garde, c'est à vous de les nourrir ! Nous, nous n'y sommes pour rien ! »

Bien entendu, j'ai profité de ces haltes pour dire la bonne aventure : dans chaque village, un vrai pèlerinage s'organisait en direction de l'isba où j'étais placée pour la nuit. J'avais à peine trois heures pour dormir, et le jour n'était pas levé que je voyais déjà se pencher sur moi le visage d'une paysanne venue pour interroger l'avenir « un peu tôt, avant qu'il y ait trop de monde rassemblé, autrement, ma jolie, on risque de jamais voir arriver son tour de te voir » ; la femme tenait dans sa main deux ou trois œufs de poule... Ensuite, quand notre convoi se reformait — pour nous conduire plus loin — on plaçait pour moi dans le chariot des sacs entiers de pains, de *kalatchs*⁵⁹, d'œufs... Tout cela, évidemment, était destiné à notre « commune kaéro-pégriste⁶⁰ » (c'est ainsi que je nommais l'ensemble de notre confrérie constituée de voleurs récidivistes et de paysans « dékoulakisés ») ... Je me suis ainsi changée en une sorte d'intendante pour tout le convoi, et cela était d'une telle notoriété qu'à chaque nouveau village les déportés, pas moins intéressés que moi, s'empressaient de répandre le bruit qu'avec eux « venait une voyante » ...

J'ai hâte ici d'indiquer que si j'avais adhéré à la pratique du vol pour des raisons idéologiques, la divination était pour moi un simple moyen de me dépatouiller en déportation (il fallait bien se nourrir et gagner de l'argent pour payer son voyage de retour), et aussi d'entretenir le reste du convoi, notamment les pègriots qui étaient comme moi sans un kopeck... Et ce n'est que progressivement que l'idée m'est venue d'utiliser ce mode de communication « divinatoire » avec les paysans dans des buts de propagande antibolchevique et de subversion... J'ajouterai que j'étais transportée par le piquant et le cynisme de ma situation : une ex-conférencière antireligieuse dans le rôle de diseuse de bonne aventure ! Voilà à quoi aboutissaient tout mon pénétrant scepticisme philosophique, tout mon immense respect pour les philosophes de l'Antiquité — ces sophistes qui, contre rétribution, offraient de démontrer n'importe quelle vérité —, ainsi qu'un mépris et des matérialistes et des idéalistes, si délicieux qu'on ne pouvait guère aller plus loin !

À Tassaïevo, le convoi a été dissous, et chacun s'est vu assigner un village où il devait se rendre. Une fois mon assignation reçue, je ne me suis pas pressée d'obtempérer, préférant gagner un peu d'argent sur place en disant la bonne aventure — afin de m'évader. Mon succès à Tassaïevo fut si bouleversant que la police dut prendre des mesures urgentes : je fus arrêtée, gardée toute la journée par la police, et relâchée le soir venu avec instruction de partir sur-le-champ — malgré la nuit tombante — pour le village qui m'avait été assigné...

Mais il me fut impossible de quitter Tassaïevo la nuit même, car à mon passage à travers le village, les fenêtres des maisons s'ouvraient les unes après les autres et l'on

m'invitait dans Tune ou l'autre isba à prédire l'avenir... Je me suis mise en route le lendemain. J'avais été assignée à résidence au village de Karaoulnoïé. Avec le fruit de mes prédictions, j'ai loué un chariot et j'ai pris la direction opposée... En traversant la taïga (j'ai parcouru ainsi 150 à 200 verstes), j'ai atteint un embarcadère sur le Iénisseï, et suis remontée par bateau jusqu'à Krasnoïarsk. Là, je me suis fait établir des faux papiers au nom d'Anna Iossifovna Soutchkova, paysanne, originaire de la région de Tambov (j'avais choisi le prénom, le patronyme et le nom de famille en mémoire d'une amie défunte) ... Ensuite j'ai voyagé en train, de ville en ville, et dans chaque ville, je gagnais assez d'argent pour continuer mon chemin... Quand je suis parvenue à Kazan, j'en ai eu marre de cette lenteur, j'ai décidé de ne plus m'arrêter, et j'ai brûlé le dur jusqu'à Moscou...

Le reste, vous le connaissez : ni Moscou ni Leningrad n'avaient d'attrait pour moi ; dans le monde entier, dans l'univers entier, je n'aspirais qu'aux Solovki !

Vous savez tout de ma vie à présent — vie de la lycéenne révolutionnaire, de l'étudiante pleine de rêves, de l'amie du plus grand des hommes et des poètes, Alexandre Iaroslavski, de l'éternelle voyageuse, de l'antireligieuse itinérante, de la journaliste de *Roul*, de la crieuse de journaux, de la voleuse récidiviste et de la vagabonde diseuse de bonne aventure !

*Rédigé de ma propre main,
Evguénia Iaroslavskaïa
3-02.1931 Quartier d'isolement
disciplinaire Zaiatchiki* ⁶¹

NOTES

1. Isaak Markon (1875-1949) : hébraïsant, Bibliothécaire de la Bibliothèque publique impériale, professeur à l'université de Petrograd (1920-1922), ensuite à l'université de Minsk. En 1926, il émigre en Lettonie, puis réside en Allemagne ; en 1929-1933, bibliothécaire principal de la communauté juive de Hambourg ; après 1940, vit en Grande-Bretagne.

2. *Doubinouchka* (ou *Les Bateliers de la Volga*) : chanson traditionnelle russe des paysans, puis des bourlaques (tireurs d'amarres). Publiée par le compositeur Mili Balakirev (1866), elle a inspiré au peintre Ilia Répine son célèbre tableau *Les Bateliers de la Volga* (1870-1873). Dans les années 1860, elle a été complétée et arrangée par Vassili Bogdanov et Alexandre Olkhine et, en tant que symbole révolutionnaire, largement popularisée, notamment par le chanteur Féodor Chaliapine.

3. *Nepmancha* : représentante de la petite bourgeoisie enrichie pendant la période de la NEP (Nouvelle politique économique) dans les années 1920.

4. Gueorgui Plékhanov (1856-1918) : révolutionnaire russe, théoricien marxiste, inspirateur du mouvement social-démocrate en Russie, cofondateur du groupe « Libération du travail », auteur de la *Conception matérialiste de l'histoire*, des *Questions fondamentales du marxisme* et d'autres textes assez critiques envers la révolution d'octobre 1917, dirigée par son ancien disciple Lénine.

5. La septième classe est l'équivalent de la terminale.

6. Cours Bestoujev (1878 à 1917) : établissement d'enseignement universitaire pour les jeunes filles, le premier de la sorte en Russie impériale.

7. Forteresse Litovski : de 1824 à 1917, la prison de la ville. Lors de la révolution de Février, le 12 mars (27 février d'après l'ancien calendrier) 1917, fut prise par les ouvriers et les soldats ; tous les détenus furent libérés, le bâtiment brûlé.

8. Nikoiaï Nékrassov (1821-1878) : poète, écrivain, critique, auteur de poèmes stigmatisant le servage et pleurant le sort du peuple russe. La citation est tirée de son poème le plus connu, *Pour qui fait-il bon vivre en Russie ?*

9. Parti ouvrier social-démocrate de Russie : organisation politique marxiste révolutionnaire russe fondée en mars 1898 et divisée plus tard en deux factions : les bolcheviks et les mencheviks.

10. *Osmouchka* : ancienne mesure russe correspondant à un huitième de livre (50 grammes).

11. *Proletkoul't* : « Culture du prolétariat », organisation en Union soviétique (1917-1925) œuvrant à fonder un véritable art prolétarien exempt de toute influence bourgeoise.

12. *Vol'fila* : Académie libre de philosophie (1918-1924), fondée à Petrograd pour étudier et diffuser les questions philosophiques portant sur la culture. On compte notamment parmi ses membres A. Blok, A. Bely, V. Meyerhold, N. Losski, L. Karsavine.

13. Alexandre Vvédenski (1856-1925) : philosophe néokantien, logicien et psychologue, professeur à l'université de Saint-Pétersbourg, cofondateur et président de la Société philosophique de Saint-Pétersbourg.

14. Révolte de Kronstadt (mars 1921) : après la répression bolchévique de grèves ouvrières, l'insurrection des marins révolutionnaires est écrasée par une intervention militaire suivie d'une exécution des insurgés.

15. Smolny : bâtiment construit à côté du couvent Smolny pour l' « Institut d'éducation des jeunes Pilles nobles » ; pendant le coup d'État de 1917, quartier général des bolcheviks et résidence de Lénine.

16. VKP(b) : Parti communiste (bolchevique) de l'URSS (1925-1952).

17. Guépéou: « Direction politique d'État » (dénomination existant de 1922 à 1934) : police politique.

18. Maximalistes (Union des socialistes-révolutionnaires maximalistes) : groupe radical de tendance anarchiste qui se détache du Parti socialiste-révolutionnaire en 1906 et se dissout en 1919-1920.

19. Tchéka : « Commission extraordinaire » / « Commission extraordinaire panrusse pour la répression de la contre-révolution et du sabotage » (dénomination de 1917 à 1922).

20. Communisme de guerre : mesures adoptées par le pouvoir

soviétique durant la guerre civile 1918-1920 : nationalisation des industries et du commerce ; production planifiée de manière centralisée par le gouvernement ; stricte discipline pour les travailleurs (les grévistes peuvent être arrêtés, déportés et même fusillés) ; travail obligatoire des paysans ; interdiction de l'entreprise privée ; réquisition de la production agricole au-delà du minimum vital pour les paysans ; rationnement et centralisation de la distribution de nourriture. Cette politique sauve le régime, mais contribue à l'énorme mécontentement populaire, au soulèvement de l'opposition (violemment réprimée pendant la « terreur rouge ») et à l'effondrement de l'économie. Sous la menace de la famine, en 1921 fut lancée la Nouvelle politique économique (NEP).

21. Biocosmisme : doctrine utopique née au xx^e siècle à la charnière de la philosophie du « cosmisme russe », de la pratique artistique futuriste et des idées politiques de l'anarchisme. Les principes et les objectifs des « biocosmistes » (A. Aguienko — alias Sviatogor —, A. Iaroslavski et autres) sont la liberté absolue de l'individu et de son œuvre, y compris la liberté de se déplacer dans l'espace, le pouvoir de créer et de recréer l'Univers, de contrôler le temps. L'idée centrale est le progrès de l'humanité pour atteindre, par des « méthodes scientifiques », l'immortalité personnelle de chaque individu, la résurrection des morts — toujours par des « méthodes scientifiques » — (N. Fiodorov) et le peuplement du cosmos par les humains (K. Tsiolkovski). En 1921-1922, les biocosmistes fondent un « Créatorium des anarchistes-biocosmistes » et lancent deux revues : *Biocosmiste* (Moscou) et *L'Immortalité* (Petrograd). En 1922, le groupe des biocosmistes de Petrograd avec Iaroslavski en tête se sépare de l'organisation, mais

continue d'organiser des soirées et des conférences sur la régénérescence, l'eugénisme, le rajeunissement, l'anabiose. En novembre 1922, la revue *L'Immortalité* est interdite par le présidium du Comité exécutif de Petrograd, qui l'accuse de pornographie.

22. Les romans *Le Conférencier vagabond* et *Les Sept Jours de la création de l'amour*, n'ont jamais été publiés.

23. Nicolas Nikolaïevitch (1856-1929) : grand-duc de Russie, général russe. Pressenti pour succéder à Nicolas II, il refusa toutes les propositions, quitta la Russie en 1919, prit le nom de Borissoff et s'installa à Antibes. Kirill (Cyrille) Vladimirovitch (1876-1938) : grand-duc de Russie, contre-amiral dans la marine impériale. Exilé depuis 1917, installé en France, se proclama empereur de toutes les Russies (1924) et tint sa cour dans le village breton de Saint-Briac près de Dinard. Ces deux grands-ducs étaient considérés par une partie de l'émigration russe comme des prétendants au trône de Russie.

24. Local « Logenheim » : un local de l'organisation juive UOBB (Unabhängiger Orden Bne Briss / l'Ordre indépendant du B'nai B'rith / « Les fils de l'Alliance »), fondée en 1843 et calquée sur les organisations maçonniques pour réaliser un système d'entraide.

25. Issaï Ioudine (de son vrai nom Aïsenstadt ; 1867- 1937) : homme politique, un des leaders du Bund, membre de l'organisation anarchiste terroriste « Volonté du peuple », deux fois exilé en Sibérie ; en 1922, expulsé d'URSS ; entre 1922 et 1937, directeur commercial de la revue *Le Messager socialiste*.

26. *Le Messenger socialiste* : revue éditée de 1921 à 1965 par la délégation du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (menchevique) à l'étranger, successivement à Berlin, Paris et New York.

27. Iossif Hessen (1866-1943) : avocat, journaliste, un des fondateurs du Parti des démocrates constitutionnels ; émigré en 1919 (1920 ?), cofondateur des éditions Slovo. Coéditeur du journal *Roul* et des vingt-deux recueils de documents *Les Archives de la révolution russe*.

28. Anatoli Lounatcharski (1875-1933) : compagnon de Lénine en émigration, haut fonctionnaire soviétique, commissaire à l'Instruction (1917-1929), œuvrant pour l'alphabétisation générale et la sauvegarde des monuments historiques, directeur de l'Institut de la littérature, de l'art et du langage (1931), auteur de divers essais littéraires (sur Pouchkine, Gorki, Proust, Ibsen, Romain Rolland) ainsi que d'études sur l'art et le théâtre.

29. Emélian Iaroslavski (de son vrai nom Mineï Goubelman, 1878-1943) : voir la postface d'Irina Fligué.

30. *Roul* (« Le Gouvernail ») : journal de l'émigration russe, porte-parole du Parti constitutionnel démocrate, fondé à Berlin par Iossif Hessen, Auguste Kaminski et Vladimir Nabokov (professeur de droit, un des membres fondateurs du Parti constitutionnel démocrate russe, fils de Dimitri Nabokov, ministre de la Justice de l'Empire russe, et père de l'écrivain Vladimir Nabokov), édité de 1920 à 1931 et tiré jusqu'à 20 000 exemplaires. Le jeune Vladimir Nabokov y publie des poèmes,

mais aussi des problèmes d'échecs sous le pseudonyme de Sirine ; le 7 janvier 1921, la revue publie *Le Lutin*, la première nouvelle de Nabokov.

31. *Koustprom* : Association des industries artisanales.

32. Passeport Nansen : document reconnu par de nombreux États permettant aux réfugiés apatrides de voyager alors que le système international des passeports qui émerge à la faveur de la Première Guerre mondiale assujettit les déplacements aux formalités douanières. Il fut créé en 1922 à l'initiative de Fridtjof Nansen, premier haut-commissaire aux Réfugiés de la Société des nations. Pendant l'entre-deux-guerres, près de 450 000 personnes obtinrent des passeports Nansen, dont Rachmaninov, Stravinski, Chagall, Nabokov, Onassis, Capa. À la réception du passeport Nansen, son détenteur perdait automatiquement sa citoyenneté précédente.

33. « La racine de Je ».

34. Nikolai Karamzine (1766 -1826) : écrivain et historien russe, auteur des *Lettres d'un voyageur russe* en 6 volumes (1797) et de *l'Histoire générale de la Russie* en 12 volumes (1818-1828), ainsi que des nouvelles marquant le début du sentimentalisme littéraire en Russie.

35. *Poslednié Novosti* (« Dernières Nouvelles ») : journal le plus populaire et le plus influent de l'émigration russe édité à Paris de 1920 à 1940 (rédacteurs en chef M. Goldstein, puis R Milioukov). *Dni* (« Les Jours ») : journal édité à Berlin, puis à Paris, de 1922 à 1933 (rédacteurs en chef A. Kérenski et A.

Milachevski). *Vozrojdenié* (« La Renaissance ») : journal édité à Paris de 1925 à 1940 (rédacteurs en chef P. Strouve, Y. Scmionov).

36. Alexandre Kérenski (1881-1970) : avocat et homme politique russe, membre du Parti socialiste-révolutionnaire. Après la révolution de Février, occupa différents postes ministériels dans les deux premiers gouvernements, puis prit lui-même la tête du gouvernement provisoire, avant d'être chassé du pouvoir par les bolcheviks lors de la révolution d'Octobre. Participe à l'édition du journal *Dni*.

37. Ossip Minor (1861-1932) : juriste, membre de la « Volonté du peuple », plusieurs fois condamné au bagne et à l'exil en Sibérie, activiste et délégué du parti des socialistes-révolutionnaires ; après l'émigration en 1919, rédacteur du journal *Volia Rossii* (Prague) et corédacteur du journal *Dni*.

38. Bergman — orthographe incorrecte pour Alexandre Berkman (1870-1936) : écrivain et militant anarchiste. Émigré aux États-Unis, membre important du mouvement libertaire, organisateur de nombreuses campagnes antimilitaristes contre la conscription pendant la Première Guerre mondiale et pour les droits civils. En 1892, condamné à vingt-deux ans de prison pour une tentative d'assassinat de l'industriel Henry Clay Frick. Libéré en 1906, collaborateur au magazine *Mother Earth*, puis éditeur du magazine *The Blast*. Après une nouvelle peine de deux ans de prison, extradé en Russie. Berkman raconte son périple à travers la Russie soviétique (1919-1920) et son désenchantement dans *La Rébellion de Kronstadt* (1922) et *Le Mythe bolchevik* (1925). En France, il organise un fonds

pour les vieux anarchistes et travaille sur des *Lettres des prisons russes* et le livre *Qu'est-ce que l'anarchisme ?* (1929).

Vsevolod Eichenbaum, dit Voline (1882-1945) : poète, militant libertaire, théoricien de l'anarchisme, un des fondateurs du premier soviet de Saint-Pétersbourg (1905) ; arrêté et condamné à la déportation perpétuelle en Sibérie (1906), il s'évade pendant le transfert et rejoint la France où il devient le correspondant parisien de l'hebdomadaire anarcho-syndicaliste *Golos Trouda*. Revenu en Russie après 1917, il en devient le rédacteur en chef ; en 1919, il combat les bolcheviks dans les rangs de l'Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne de Nestor Makhno. Voline traduit en français *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique* et *Histoire du mouvement makhnoviste*. Résidant en France depuis 1925, il adhère au Groupe d'études sociales, collabore aux principales revues du mouvement dont *Libertaire* et la *Revue anarchiste*, fait partie de l'équipe de rédaction de l'*Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure. Il est auteur du *Fascisme rouge* (1934) où, prémisses de la critique des totalitarismes, il compare le régime stalinien aux régimes fasciste ou nazi, et du livre majeur *La Révolution inconnue* (1947).

39. Nestor Makhno (1889-1934) : anarchiste, en 1910 condamné aux travaux forcés à perpétuité pour « activités terroristes », en 1917 libéré après la révolution de Février, en 1918 organisateur des soviets de paysans et d'ouvriers, fondateur de l'Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne qui comptera jusqu'à 50 000 hommes et combatta à la fois les Armées blanches tsaristes (Dénikine, Wrangel) et l'Armée rouge bolchevique. En 1921, vaincu, il fuit la Russie ; expulsé de la Pologne, ensuite de l'Allemagne, il s'installe finalement

en 1925 à Paris, où pour survivre il travaille comme ouvrier chez Renault à Boulogne-Billancourt.

40. MOPR : organisation internationale d'aide aux combattants de la révolution créée par le Komintern (1922-1947). La dénomination de la section française était « Secours rouge international ».

41. Dès 1910, « l'Asile israélite », auquel est adjointe une crèche, s'installe dans le quartier de la butte Montmartre. Là, rue des Cloÿs puis rue des Saules et enfin, dès la fin des années 1920, dans les bâtiments de la rue Lamarck, l'asile de jour, l'asile de nuit et la crèche israélites accueillent des réfugiés venus de Pologne, de Russie ou de Roumanie puis d'Allemagne. La vocation de l'Asile israélite, reconnu d'utilité publique dès 1914, est « de fournir gratuitement un gîte provisoire aux indigents de passage ou aux personnes sans travail, sans distinction de nationalité ni de culte » et de « recevoir gratuitement des enfants âgés de quinze jours à trois ans ».

42. Des asiles de nuit pour les ouvriers de Moscou furent construits en 1909 et 1915 grâce à des fonds légués par l'entrepreneur et mécène moscovite F. Iermakov. Ils furent fermés après 1917.

43. Mossoviet : conseil de la ville de Moscou ; nom de l'organisme administrateur de la ville, en place de 1917 à 1993.

44. Samotioka : quartier moscovite autour de l'étang Samotiotchny remplacé au ^{xix^{ème}} siècle par le square qui est situé au nord du Kremlin, entre le Sadovoïé koltso et la place Souvorov.

45. Le poète Nikolai Goumiliov (mari de la poétesse Anna Akhmatova) fut exécuté en août 1921. Lev Tcherny (P. Tourtchaninov), un des fondateurs de la Fédération des travailleurs intellectuels, leader de l'Association libre des anarchistes, fut fusillé en septembre 1921. Gavriil Faïne — un des pseudonymes de Gavriil Matvéev (environ 1900 - ?) —, poète futuriste russe, frère cadet du poète Vénédictte Marte (Vénédictte Matvéev). Selon certaines sources, il mourut en 1922 du typhus ; selon d'autres, il fut arrêté et exécuté. Le célèbre poète Sergueï Essénine, déprimé et alcoolique, se pendit le 28 décembre 1925, en laissant un poème écrit avec son propre sang.

46. Allusion aux leaders des mencheviks R. Abramovitch (Rein) et F. Dan (Gourévitch).

47. L'événement a eu lieu le 6 juillet 1928. La bombe fut lancée sur le poste de contrôle du service moscovite de la Guépéou par Gueorgui Radkévitch et Dimitri Monomakhov, membres de ROVS (Union générale des combattants russes). Les auteurs de l'attentat furent poursuivis et encerclés aux environs de la ville de Podolsk. Radkévitch se suicida, Monomakhov réussit à s'enfuir.

48. Aujourd'hui place Pouchkine.

49. *Mosselprom* : Association moscovite du traitement de la production agricole, fondée pour regrouper chocolateries, minoteries, brasseries et manufactures de tabac (de 1922 à 1937).

50. *Jilotdel* : commission auprès du comité exécutif des

soviets locaux, chargée de recenser et d'octroyer des logements d'État.

51. MouR : division spécialisée du ministère de l'Intérieur (équivalent de la police judiciaire) pour la ville de Moscou, en place depuis 1918.

52. Revolver conçu par la firme belge Nagant et fabriqué pour l'armée russe puis soviétique de 1895 à 1944. Durant les années 1920, une version à canon et crosse raccourcis et une autre à silencieux fut livrée au NKVD. Le Nagant est devenu un revolver emblématique de la révolution de 1917 et de la guerre civile.

53. Camp de transit et port d'embarquement pour les Solovki, sur la rive occidentale de la mer Blanche.

54. Dragomilovo (orthographe correcte Dorogomilovo) : quartier à l'ouest de Moscou.

55. *Tchouviaki* : chaussons en cuir souple portés dans le Caucase et en Asie centrale.

56. OuSLON : direction des camps à destination spéciale des Solovki, créée en 1923, à l'origine des camps du Nord administrés par la Guépéou.

57. Il s'agit de l'escadron d'anarchistes formé en 1918 par Nestor Kalandarichvili (1876-1922), révolutionnaire, anarchiste, un des chefs des partisans en Sibérie orientale pendant la guerre civile.

58. *Tchaldon* : en dialecte sibérien : habitant autochtone de Sibérie.

59. *Kalatch* : un pain traditionnel en forme d'anneau ou de fer à cheval, fait de pâte épaisse et sucrée à base de farine de blé.

60. KR : contre-révolutionnaire.

61. « Les petits lièvres » : diminutif que l'auteur emploie pour désigner, avec une triste ironie, l'île Zaïatski (littéralement « des lièvres »).



Photo d'indentité judiciaiere D'Evguénia Iaroslavskaïa-Markon



Photo d'indentité judiciarie D'Evguénia Iaroslavskaïa-Markon



Alexandre Borissovitch Iaroslavski

Annexes

Interrogatoire d'E. I. Iaroslavskaïa

du 12.01.1931

La classe à laquelle j'appartiens, selon moi, est celle de tous les déclassés, aussi bien les criminels de droit commun que les intellectuels asociaux, et, en règle générale, tous ceux qui méprisent l'opinion publique, la provoquent et luttent avec franchise pour affirmer leur individualité dans tout son éclat. Je trouve la politique répressive du pouvoir soviétique à l'égard de la pègre d'une scandaleuse hypocrisie (exiler, déporter, ce n'est pas résoudre le problème de la criminalité, mais l'éviter), c'est trahir un groupe qui dès le début a soutenu ardemment la révolution et n'a jamais été lié à aucune notion de propriété.

J'ai sympathisé autrefois avec le parti des bolcheviks et j'ai même été pendant quelques mois (à partir de 1917) membre du groupe des *mejraïontsy* ¹ qui se donnaient pour but de réunir des fractions mencheviques et bolcheviques en un seul parti social-démocrate, mais à présent je

n'admets aucune coopération avec un pouvoir soviétique qui discrédite les idéaux de la révolution et se cache hypocritement sous le nom de soviets dont il ne fait en réalité aucun état, gouvernant selon les mots d'ordre d'une poignée d'intellectuels — le Comité central, cramponné au pouvoir. Ce Comité central, mais aussi la masse des autres membres du VKP qui n'ont pas le courage d'exprimer leur désaccord avec sa ligne politique et préfèrent opiner du bonnet et consentir à tout, je les tiens pour d'indubitables ennemis, de même que des ennemis de la révolution et des travailleurs (de la paysannerie en particulier) qu'ils exploitent sous couvert de les protéger. Les bolcheviks ont mis la classe ouvrière « sous tutelle », comme on le fait de personnes mineures ou de faibles d'esprit ; en toute chose, ils imposent leur avis déjà formé, par crainte qu'elle ne se révolte et ne prenne pour de bon le pouvoir en main.

Dans ma lutte contre le pouvoir « soviétique », je considère que tous les moyens sont permis, avec en premier lieu l'organisation d'insurrections paysannes. Il est également d'une extrême importance de mener une propagande parmi les unités de l'Armée rouge, afin de convaincre les soldats de désertier, de regagner leurs villages nats avec leurs fusils et d'y constituer une force armée antibolchevique. J'irais même, bien entendu, jusqu'à accepter le soutien d'une intervention étrangère, mais je trouve cela superflu, car le pouvoir « soviétique » est déjà totalement pourri et s'écroulera probablement très vite. Comme moyen auxiliaire de lutte, je crois nécessaire de soutenir le monde criminel, en tant qu'éternel « bacille de sédition », même si c'est la paysannerie, bien sûr, qui aura une importance décisive, et non la truanderie, inorganisée et inorganisable.

Certes, l'essentiel du travail antibolchevique n'est envisageable qu'en liberté, mais il est possible de déployer une certaine activité dans le contexte du camp des Solovki. Il est important de renforcer, par la propagande, le sentiment de révolte des détenus, en particulier chez ceux recrutés comme surveillants par l'administration ², mais aussi en partie chez les contractuels ; il est possible de mener une insurrection à l'intérieur même du camp de concentration. Ça ne suffira pas, bien sûr, à renverser le régime, mais permettra d'organiser brillamment une évasion massive.

J'attache une grande importance, en termes de propagande, à des actes terroristes isolés contre des agents de la Guépéou ; c'est dans cette optique que j'ai conçu mon attentat contre Ouspenski, attentat que j'ai médité longtemps à l'avance, mais hélas, dans le contexte du quartier d'isolement, soumise à une surveillance serrée, je n'ai pu me procurer d'autre arme qu'une brique.

Je vois dans le pouvoir « soviétique » mon ennemi depuis l'insurrection de Kronstadt où plusieurs sociaux-révolutionnaires et anarchistes ont été fusillés.

Signature

E. Iarosiavskaïa

Enquêteur /adjoint du délégué du ISTch

Loukachov

Rédigé de ma propre main.

page 19 (tapuscrit), pages 16-17 (manuscrit)

NOTES

1. *Mejraïontsy* : membres de l' « Organisation des sociaux-démocrates interrégionaux réunis » créée à Saint-Pétersbourg en 1913 et regroupant des trotskistes, certains mencheviks et des bolcheviks modérés. Les *mejraïontsy* se proposaient de réconcilier et de rassembler divers groupuscules, courants et fractions politiques pour fonder le Parti social-démocrate unifié. En 1917, ils se sont joints aux bolcheviks.

2. Dans le système du Goulag, les gardiens pouvaient avoir un statut différent : des citoyens libres (militaires, policiers ou civils contractuels), mais également des détenus ou des assignés à résidence, embauchés comme gardiens par l'administration pour leur bonne conduite (pratique fréquente dans les années 1930). Plusieurs gardiens étaient ex-détenus ; en 1938, plus de la moitié des fonctionnaires administratifs et presque la moitié des gardiens du *Belbaltlag* (système des camps du canal Baltique-mer Blanche) étaient des détenus ou ex-détenus.

Ordonnance de renvoi ¹

CONCERNANT LA DÉTENUÉ
IAROSLAVSKAĪA-MARKON EVGUÉNIA
ISAAKOVNA
ACCUSÉE DE CRIMES PRÉVUS PAR LES ART. 58/8 ET
58/10 DU CP
AFFAIRE N° 507

L'ouverture de la présente information judiciaire a été motivée par un rapport en date du 28/X-30 du chef de la mission des « Zaiatchi Ostrova ² », le détenu GOLOUNOV, adressé au nom du délégué supérieur de l'ISTch ³ du IV^e secteur, révélant que l'accusée IAROSLAVSKAĪA Evguénia Isaakovna, internée aux

« Zaiatchi Ostrova », le 18/X-30, durant l'annonce faite à l'ensemble des détenus d'un ordre de la direction du camp des Solovki, est intervenue pour tenir un discours de propagande antisoviétique, avec également l'intention de commettre un acte terroriste contre un représentant de l'administration du camp.

L'instruction a permis d'établir que, le 18/X-30, le responsable aux écritures du IV^e secteur, le camarade NIKOLSKI, s'est rendu à la mission des « Zaiatchi Ostrova » dans le but d'inspecter celle-ci et de donner lecture aux détenus de la note de service n° 289, dans laquelle figurait entre autres le nom du mari de l'accusée, IAROSLAVSKI, condamné à la plus haute mesure de protection de la société, à savoir à être fusillé.

Durant la lecture de la note énumérant les personnes condamnées à la plus haute mesure de châtiment, le nom du mari de IAROSLAVSKAÏA a suscité de la part de celle-ci les cris de « bourreaux, monstres, vampires, bientôt vous subirez tous le même sort, mais pas d'une balle : d'une bombe ! Ma vie n'aura plus pour but désormais que de porter préjudice au pouvoir soviétique, dommage, mon mari n'aura pas vécu assez longtemps pour le voir renversé, mais je suis certaine de sa chute imminente ».

La lecture de la note achevée, au moment où le camarade NIKOLSKI quittait le baraquement, IAROSLAVSKAÏA a frappé ce dernier à la jambe d'un coup de prothèse. Par la suite, elle s'est livrée à de la propagande antisoviétique auprès des détenus, appelant ceux-ci à manifester contre le pouvoir soviétique et à refuser de travailler, elle s'est écrit sur la poitrine en grosses lettres « mort aux tchékistes » et a demandé à ceux qui l'entouraient de lui tatouer cette phrase sur les seins.

Le soir du même jour, durant la toilette, elle a tenté de se suicider, mais elle a été remarquée à temps, et

on l'en a empêchée. Le matin du 19/X-30, après le réveil, IAROSLAVSKAĪA a fait du tapage au milieu des détenues et est arrivée à un tel degré de cynisme qu'elle a arrosé de son urine le pain reçu par les prisonnières, ainsi que la détenue ZOUBOROVSKAĪA⁴. Le même jour, à 13 heures, transférée au quartier d'isolement, elle a été surprise en pleine tentative de suicide par ouverture des veines au moyen d'un éclat de verre ; toujours le même jour, à minuit, elle a essayé de se pendre à son lit au moyen d'une serviette.

Le 11 novembre 1930, lors de l'inspection de la mission des « Zaiatchi Ostrova » par le directeur du camp, le camarade OUSPENSKI⁵, la détenue IAROSLAVSKAĪA, agissant selon un plan prémédité, a eu l'intention de commettre un acte terroriste contre le susdit, en exécution de quoi elle a lancé une pierre par elle préparée à l'avance sur le camarade OUSPENSKI, avec projet d'atteindre la tempe, et seul un hasard a fait que le coup a porté à la poitrine, sans causer de dommage. Au moment où le camarade OUSPENSKI quittait le baraquement où se trouvait IAROSLAVSKAĪA, cette dernière a eu l'intention de lui porter un second coup à la tête, et seul un coup bref asséné sur sa main par le chef du détachement de la Sécurité armée, le camarade DEGTIARIOV, lui a fait lâcher la brique qu'elle tenait, et a prévenu son geste.

Interrogés dans le cadre de la présente affaire, en qualité de témoins, les détenues KATCHOUBEĪ, CHIPOVA et le chef du détachement, le camarade DEGTIARIOV ont confirmé l'exactitude des faits ci-dessus exposés et ont ajouté (KATCHOUBEĪ et CHIPOVA) que IAROSLAVSKAĪA menait

une propagande parmi les détenus les appelant à refuser de travailler et à manifester contre le Pouvoir soviétique.

Entendue à titre d'accusée dans le cadre de la présente affaire, la détenue IAROSLAVSKAÏA-MARKON Evguénia Isaakovna a témoigné que son but final était : « la lutte contre le Pouvoir soviétique par tous les moyens, la propagande et l'incitation à la révolte, la préparation des masses paysannes et militaires à l'insurrection armée contre le Pouvoir soviétique, l'exécution d'actes terroristes contre les collaborateurs de la Guépéou, le soutien sous n'importe quelle forme du monde criminel de la «pègre» pour l'utiliser dans le même but ». Elle pense que le Pouvoir soviétique discrédite l'idée de Révolution, en se dissimulant derrière le nom des soviets dont il ne tient aucun compte, et que le pays est dirigé par un petit groupe de l'intelligentsia avec, à sa tête, le comité central du VKP(b).

Elle affirme que le Pouvoir soviétique est entièrement pourri et s'écroulera bientôt. Elle envisageait en outre, aux Solovki, d'étendre son action aux droit-commun pour organiser des insurrections dans les camps, ainsi que des évasions massives, et elle réfléchissait depuis longtemps au moyen de commettre des actes terroristes contre les collaborateurs de la Guépéou travaillant dans les camps, bien avant l'épisode de la tentative de meurtre contre le directeur du camp. De l'autobiographie de IAROSLAVSKAÏA, rédigée par elle personnellement, et jointe au dossier, il apparaît qu'avant l'arrestation, étant encore en liberté, elle s'occupait de vols systématiques et de l'organisation du monde criminel.

Vu les faits exposés, la détenue IAROSLAVSKAÏA-MARKON Evguénia Isaakovna, née en 1902, originaire de Moscou, diplômée de l'enseignement supérieur, juive, parlant l'allemand et le français, journaliste de profession, sans parti, invalide (amputée des pieds), préalablement jugée trois fois au titre de l'article 162 du CP, une fois au titre de l'article 169 du CP et une fois au titre de l'article 76 du CP, et également condamnée en audience foraine par le Collège spécial de la Guépéou le 6/X-30 au titre des articles 82 et 17-82 du CP⁶ à une peine de trois ans de détention expirant le 17/VIII-33.

EST ACCUSÉE

se trouvant à la mission des « Zaiatchi Ostrova », d'avoir mené systématiquement une propagande antisoviétique parmi les détenus, de s'être efforcée de susciter chez ces derniers des sentiments antisoviétiques, en les appelant à refuser de travailler, d'avoir écrit sur sa poitrine « mort aux tchékistes » et déambulé avec ce slogan au milieu des détenues et le 11/XI-30, d'avoir tenté de commettre un acte terroriste contre le directeur du secteur IV, le camarade OUSPENSKI, en le frappant à la tempe au moyen d'un pavé, autrement dit, des crimes prévus par les articles 58/8 et 58/10 du CP, et en conséquence conformément à l'article 208 du Code de procédure pénale,

IL EST DÉCIDÉ :

en accord avec le substitut du procureur du 2^e arrondissement de la AKSSR ⁷, de renvoyer le dossier judiciaire n° 507 (concernant l'inculpation de la détenue IAROSLAVSKAĀ E. I./MARKON), à la Troïka ⁸ de la représentation plénipotentiaire de la Guépéou de la Région militaire de Leningrad pour examen extrajudiciaire ;

de maintenir la précédente mesure de coercition à l'égard de la détenue IAROSLAVSKAĀ, à savoir sa détention au quartier d'isolement pour femmes des « Zaiatchi Ostrova », la susdite relevant désormais de la compétence de la Troïka de la Représentation plénipotentiaire de la Guépéou de la RML.

Île des Solovki [*date manquante*] février 1931
délégué adjoint du secteur spécial de l'Istch/
Loukachev/.

approuvé par : le délégué en chef de l'Istch IV^e
secteur/

Fédorkevitch/.

approuvé par : le chef de l'Iso Ouslag/Linine/.

Confirmé : par le chef de la direction du Slag/
Ivantchenko/.

NOTES

1. Centre d'information du ministère de l'Intérieur de Carélie. Dossiers des détenus, n° 38/1437, feuillets 14-16. Reproduit avec l'orthographe et la ponctuation de l'original.

2. « Zaiatchi ou Zaiatskie Ostrova » « îles des lièvres » : îles de l'archipel des Solovki. Jusqu'en 1932, sur l'île Bolchoï Zaiatski, il y avait un local d'isolement disciplinaire pour femmes.

3. ISTch : Unité d'information et d'enquête.

4. Extrait du protocole de l'interrogatoire d'E. Iaroslavskaïa-Markon du 12.01.1931 : « Quant à mon action contre la détenue Zouborovskaïa, je répons que je la considère comme une moucharde, capable de cafter à la direction, et que pour traiter ce genre de personnes tous les moyens sont bons. » Direction du FSB de la région d'Arkhangelsk, archives, dossier n° 15634, feuillet 9.

5. Dimitri Ouspenski (1902-1989) : agent de la Guépéou depuis 1924, membre du Parti communiste depuis 1927, travaille au système du Goulag depuis 1931. De 1931 à 1933, chef adjoint du IV^e secteur du camp de redressement par le travail des Solovki. En 1954, dans la réserve avec le grade du colonel de l'Intérieur. Il a été filmé dans le documentaire *Le Pouvoir des Solovki* (réalisatrice M. Goldovskaya, 1988).

6. Art. 162 : accaparement dissimulé de biens d'autrui (vol) ; art. 169 : escroquerie ; art. 76 : injure publique à un représentant de l'autorité dans l'exercice de ses fonctions ; art. 17-82 :

complicité d'évasion ; art. 82 (omis dans le document) : évasion.

7. République socialiste soviétique autonome de Carélie.

8. Troïka du NKVD : organe extrajudiciaire de poursuites criminelles, habituellement composé de trois personnes : le président (un fonctionnaire local du NKVD), le procureur local, le premier secrétaire du Parti communiste de l'*oblast*. Les troïkas jugent en l'absence de l'accusé, sur les pièces du dossier présentées par le NKVD et, en cas d'absence de tout document ou pièce, sur de simples listes de personnes arrêtées (et dans certains cas, comme au camp d'Igarka, sur des simples listes envoyées par télégraphe). La procédure d'examen d'une affaire est sommaire, et la décision non susceptible d'appel.

*Extrait du procès-verbal*¹
de l'Audience foraine
du Col. de la Guépéou

A ÉTÉ ENTENDU :

135. Dossier n° 1981-31
Sur ordon. de renvoi
concernant la détenue
IAROSLAVSKAÏA-MARKON
EVGUÉNIA ISAAKOVNA
au titre des articles
58/8 et 58/10 du CP

A ÉTÉ DÉCRÉTÉ :

EXÉCUTER
IAROSLAVSKAÏA-MARKON
EVGUÉNIA ISAAKOVNA

Transférer le dossier
aux archives

Original avec les signatures ad hoc

Vérifié :

Délégué adjoint du RSO de la SOO_u
de la PP de la OGPO_u à LVO²

NOTES

1. Centre d'information du ministère de l'Intérieur de la Carélie. Dossiers des détenus, n° 38/1437, feuillet 21. Reproduit avec l'orthographe et la ponctuation de l'original.

2. Service archives et statistiques de la Direction secrète opérationnelle de la représentation permanente de la Guépéou à la Région militaire de Leningrad.

*Extrait du récit d'un gardien*¹

(...) Oui, nos destins, dans ces endroits maudits, sont parfois étonnamment fantastiques. Tenez, moi, officier russe, ayant participé à la guerre civile du côté des Blancs, je suis obligé d'assister et, disons-le, de contribuer au plus atroce — l'exécution sommaire d'une personne désarmée, condamnée à la mort —, de jouer le rôle d'un élément de la Guépéou dont la lourde patte pèse sur les camps et sur la Russie. (...) Époque maudite. Maintenant je vais vivre en liberté. Ou plutôt, à dire vrai, en exil, comme tout habitant des Solovki. Et toute cette horreur est derrière moi. Mais je pense que jusqu'à ma mort je ne pourrai oublier ce que j'ai vu au cours des deux mois de règne d'Ouspenski. (...)

Il y a deux mois, le Conseil des commissaires du peuple a édicté un décret secret : fusiller ceux qui refusent de travailler. Conformément à ce décret, dans chaque mission est constituée une « troïka » de tchékistes. Pour

chaque refus de travailler, un acte est dressé par le chef d'équipe et le tchékiste surveillant. La troïka appose son visa sur l'acte et le récalcitrant est expédié au quartier d'isolement du mont Sékirnaïa ². Et de là-bas — à la fosse commune. Une bande de truands tient des meetings pour saluer la nouvelle direction du camp, laquelle pendant ce temps fournit à la Sékirnaïa six bourreaux qui trouvent à s'employer tous les jours. Et le tout nouveau directeur du camp, Ouspenski, leur fait l'honneur de prendre personnellement et directement part aux exécutions.

Ainsi, il y a quelques jours, Ouspenski a ordonné de dresser un acte de refus du travail concernant les *imiaslavtsy* ³. Et tous ont été fusillés. Jamais je n'oublierai cette horreur, même si je voulais l'oublier. Justement ce jour-là, j'avais été désigné comme homme de garde à la Sékirnaïa. Jusqu'alors, j'avais toujours réussi à obtenir d'autres postes, mais là, pas de chance, j'ai dû y aller.

Mon poste était près de la porte, devant le narthex de l'église. On en faisait sortir les condamnés pour les fusiller dans l'enceinte. Sept ou huit gardiens chargeaient les cadavres, encore chauds, encore agités de spasmes, sur des chariots et les emportaient. Si vous les aviez vus, ces gardiens : leurs visages n'avaient plus d'expression — les yeux perdus, les gestes incohérents —, ils étaient totalement hagards. Ils chargeaient le chariot de cette masse de cadavres encore chauds, et comme des fous lançaient les chevaux sur la pente menant au pied de la colline, pour s'éloigner au plus vite et ne plus entendre le claquement sec des coups de feu. Chacun de ces coups de feu, n'est-ce pas, marquait la séparation d'une âme vivante et d'un corps défunt. Les exécutions ont duré pendant près de deux heures.

Menées par huit bourreaux et Ouspenski en personne.

Mais le plus terrible se déroulait là-bas, à l'intérieur du narthex, devant la cellule d'isolement du bas. On avait déjà ligoté les mains des condamnés à l'étage supérieur. Vous imaginez cette foule de rudes paysans barbus, les mains liées dans le dos ? Ils étaient sortis et se tenaient à présent immobiles, dans un profond silence. Les bourreaux n'étaient pas encore prêts, et les victimes attendaient. Combien de temps, je ne sais pas. Mais d'après moi, deux bonnes heures. Posté à l'intérieur, près des portes, j'étais le seul à observer toute la scène. Ils se tenaient debout, abattus, épaule contre épaule, perdus dans leurs pensées. Le silence était tel que les oreilles vous en tintaient.

Soudain, la porte s'ouvre à deux battants. Deux bourreaux entrent au pas de course : ils ont oublié une autre victime dans la cellule du haut — une autre condamnée à mort. Ils l'amènent, elle pousse des cris perçants, elle résiste, ses paroles sont comme des crachats. Ils la traînent littéralement dans le narthex, la jettent à terre, puis repartent en claquant la porte. La femme cesse immédiatement de hurler. À la vue de la foule d'hommes silencieux, à la mine sombre et aux mains entravées, elle comprend tout à présent — et elle fixe sur eux des yeux interdits.

L'atmosphère dans le narthex barricadé devient encore plus lugubre. Les condamnés à mort gardent le silence, aucun son ne parvient du dehors. Combien de temps s'est-il écoulé dans ce silence angoissant ? Je l'ignore. J'entends un chuchotement tout bas, comme un soupir (...) :

— Nous allons mourir. Il serait bon de prier pour recommander nos âmes.

Un barbu roux tressaille comme s'il venait de se réveiller.

Il veut se signer, mais ses mains sont solidement attachées dans son dos. Il tire encore une fois sur ses liens, puis une grimace passe sur son visage.

— L'Antéchrist ne supporte pas la croix, il nous lie les mains. Signez-vous, mes frères, en pensée.

Les condamnés relèvent la tête, leurs lèvres livides répètent les prières des agonisants, les yeux tournés vers le ciel — vers l'Éternel, vers Celui pour Qui ils vont donner leurs vies ici-bas : Seigneur Dieu, prends pitié de nous, Tes serviteurs, qui mourons pour Toi dans la foi et l'espérance de la vie éternelle...

Et chacun de murmurer son propre nom, gardé pieusement hors d'atteinte de l'Antéchrist, et qui s'élevait à présent avec ferveur devant la face de l'Éternel.

—... Ta vérité, Ta vérité dans les siècles des siècles. Amen.

Durant un long moment, les condamnés chuchotent et répètent les paroles de la prière. Puis le silence s'instaure à nouveau. (...)

Les larmes ruissellent sur les visages sévères des uns, se figent dans les yeux des autres, et tous les regards sont fixes. Et voilà cette femme qui, soudain, s'affale de tout son long sur le sol dallé. Ses nerfs ont lâché. C'est la veuve du poète soviétique Iaroslavski récemment fusillé pour tentative d'évasion. Dans la cour de la forteresse ⁴, elle a lancé une pierre à Ouspenski qui a fait exécuter son mari. Et maintenant c'est pour ça qu'elle va mourir, j'entends dehors un bruit de bottes. Ce sont les bourreaux qui arrivent. Une main vigoureuse tire brutalement la lourde porte : le premier à entrer est le bourreau amateur, le directeur du camp, le camarade Ouspenski. Il est venu en personne faire justice de cette femme pour un simple caillou...

Les paroles de la prière résonnent encore, les lèvres blêmes des condamnés n'ont pas fini de les murmurer. Ouspenski est frappé par ce murmure comme par un coup de massue. Il secoue les épaules, sort son Nagant d'un geste nerveux pour le rempocher aussitôt, puis marche le long du narthex vers l'angle droit. On aurait dit que ces hommes, prêts à mourir pour leur foi et murmurant des prières, lui étaient soudain odieux, car toute résistance l'agaçait, de même qu'un chiffon rouge agace le taureau. Il était habitué à voir les condamnés à mort livides, tremblants, leur âme déjà à moitié partie dans l'autre monde. Le murmure de la prière et la prière elle-même soudaient ces gens aux visages gris dans une même aspiration, et Ouspenski dut en avoir un frisson dans le dos. Il n'était tout de même pas né bourreau, il devait bien rester quelques traces du passé quelque part dans son âme. (...) Il fut pris de nervosité. Voulant cacher son état, il alluma une cigarette et lança un ordre aux bourreaux restés derrière lui.

Cependant Iaroslavskaïa avait retrouvé ses esprits. Elle se releva péniblement, en prenant appui contre le mur, puis marcha droit sur Ouspenski. Celui-ci parut ravi de l'occasion qui lui était offerte de se sortir de son angoisse, et il l'injuria dans les termes les plus abjects.

— Alors ? Maintenant c'est à toi de suivre le même chemin que ton mari. Regarde, c'est avec ce revolver-là que j'ai collé une balle dans la tête d'imbécile de ton Iaroslavski.

Soudain, la femme se met à hurler et à tirer sur ses liens. Ouspenski la regarde et part d'un rire convulsif et forcé. Un faux-semblant : il n'avait pas du tout envie de rire.

— Détache-moi les mains, espèce de charogne galeuse ! hurlait Iaroslavskaïa, hystérique, en progressant vers lui à

reculons, comme si elle s'attendait vraiment à ce qu'il lui délie les mains ligotées dans son dos. Puis soudain elle se retourna brutalement, poussa un hurlement déchirant et lui cracha au visage.

Ouspenski devint effrayant à voir. Vomissant des injures, il assomma la femme d'un coup de crosse de revolver, et se mit à la piétiner alors qu'elle gisait sans connaissance. Alors ça a commencé... On prenait les gens du premier rang et on les emmenait, je ne voyais pas la scène de l'exécution, je n'entendais que les claquements secs des coups de feu tirés par les bourreaux et des bruits de voix indistincts. De temps à autre, le cri d'un de ceux qu'on tuait : « Que l'Antéchrist soit maudit ! » (...)

NOTES

1. Récit d'Arkadi Myslitsine, condamné à la détention en application de l'article « contre-révolutionnaire » du CP. Cité d'après *Le Bagne rouge* de M. Nikonov-Smorodine, 1938.

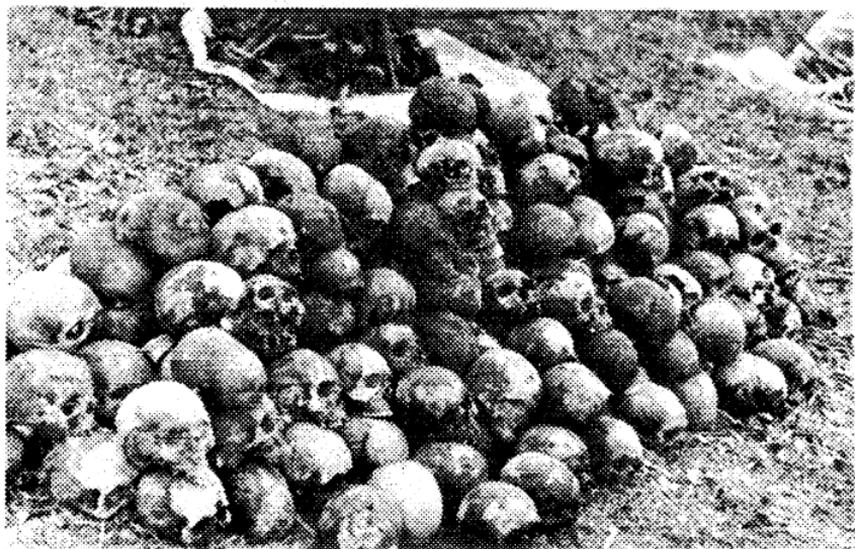
2. Sékirnaïa (mont de la Hache) : cette colline de 73 mètres se trouve au nord-ouest de l'île Bolchoï Solovetski. Au sommet, dans l'église de l'Ascension et de l'Archange Mikhaïl, la direction du camp avait établi un quartier d'isolement disciplinaire où elle faisait exécuter les condamnés à la peine capitale.

3. *Imiaslavié*, parfois appelé onomatodoxie : courant religieux né au début du xx^e siècle et condamné comme hérésie par l'Église orthodoxe russe en 1913 ; selon l'*imiaslavié* le nom de Dieu est Dieu lui-même. Les *imiaslavtsy* détenus au camp de Solovki (surnommés « petits Christs » ou « Dieu sait ») refusaient catégoriquement d'avoir tout rapport ou compromis avec les autorités et l'administration du camp, de « travailler pour l'Antéchrist », de signer des documents et de donner leurs noms.

4. Le narrateur se trompe : l'épisode décrit a eu lieu au quartier d'isolement disciplinaire de l'île Bolchoï Zaiatski (voir l'acte d'accusation).



La découverte en 1989 de fosses communes d'exécutions collectives sur le territoire d'Arkahangelsk



La terreur rouge



Le lager des îles Solovki

Postface

*Son verbe ne fut pas un aveugle bélier
mais la toile où s'inscrivit mon souffle.*

La liberté, René Char

Evguénia Iaroslavskaïa-Markon jura de “se venger par la parole et par le sang”, par désir d’amour et vengeance pour son amour. Elle a tissé la toile où inscrire son souffle de vie, qui jamais n’a été étouffé par l’arrogance de la domination ni par ses bourreaux.

Le récit autobiographique de cette anarchiste est imprégné par la même dignité et le même courage avec lequel elle avait vécu sa vie d’individu en lutte. Evguénia a fait en sorte que la toile sur laquelle elle nous a confié la narration de sa vie ne soit pas effacée, ce qui est arrivé à beaucoup, beaucoup trop d’anarchistes et de révolutionnaires.

Le manuscrit, terminé le 3 février 1931, devança de quelques mois l'exécution de l'auteure à l'âge de vingt-neuf ans, qui a eu lieu dans la cour du bloc d'isolement au goulag des Îles Solovki. Ce manuscrit — trente-neuf feuillets écrits d'une écriture dense, serrée — a été découvert en 1996 par Irina Flige, directrice du centre de recherche et d'information du Mémorial de Saint-Pétersbourg, dans les archives de la Direction du FSB de la région d'Arkhangelsk. Dans son autobiographie Evguénia parle d'elle, de son compagnon de vie et de lutte Alexandre Borisovic Iaroslavski et de ce qu'a été leur engagement contre la tyrannie du pouvoir bolchévique. Les vies des deux anarchistes ont été profondément liées jusqu'à sa condamnation à mort à lui, survenue, selon les actes rédigés par ses tortionnaires le 10 décembre 1930. Alexandre, qui avait préféré aux études en physique et mathématique un parcours littéraire ¹, a été une figure majeure des cercles futuristes en Extrême-Orient russe ; s'il publie, sur une période de dix ans, plus de quinze recueils poétiques, l'écriture fut pour lui, comme pour Evguénia, un instrument de propagande révolutionnaire. Une fois arrivé à Moscou, en 1922, Iaroslavski avait adhéré au biocosmisme, cercle littéraire créé en 1920 par des anarchistes universalistes et duquel il se détachera par la suite pour fonder à Pétrograd le groupe Nord des biocosmistes-immortalistes. Le pouvoir soviétique tenta vite de saper les réflexions que les biocosmistes proposaient comme moyen de critique du régime : sous l'accusation de pornographie, le gouvernement local de Pétrograd réussit à faire fermer les portes à la revue *Bessmertie*, publiée par Iaroslavski, et commença à enquêter sur les personnes impliquées dans sa publication pour enfin censurer toute leur production littéraire.

C'est à cette période que remonte la rencontre entre Evguénia et Alexandre.

Les voyages qu'entreprirent côte à côte les deux anarchistes, et qu'a relaté Evguénia, commencèrent à l'intérieur du pays par la tenue de conférences littéraires et antireligieuses. Il se trouva que, dans la même période, un autre Iaroslavski, son homonyme, avait été chargé par l'Union des athées, émanation du gouvernement, de mener une propagande antireligieuse. Alexandre portait évidemment un argument tout autre à l'appui de son idée ; pour le régime qui, comme tout pouvoir, trouvait sa force sur une pensée unique incontestable, Alexandre devenait coupable d'une confusion que celui-ci ne pouvait tolérer. On l'empêcha donc de tenir des conférences publiques et ils perdirent ainsi leur seule source de revenu, les deux compagnons décidèrent alors de quitter le pays.

Parmi les nombreux révolutionnaires ayant dû fuir la Russie pour Berlin, Alexandre et Evguénia participèrent à des soirées organisées par la communauté des émigrés russes, prononçant des discours publics et publiant des critiques sévères sur les conditions dans le pays qu'ils avaient quitté. Voici un extrait d'un des premiers articles publiés par Iaroslavski à propos de son conflit avec l'Union des Athées : "J'ai ma propre personnalité littéraire et mon propre nom littéraire jusqu'ici sans tache ; je n'ai aucune envie qu'en raison d'une usurpation d'identité éhontée, on me confonde avec un vulgaire petit-bourgeois, fonctionnaire soviétique obtus préposé à l'athéisme gouvernemental"². Depuis Berlin le couple poursuivit vers Paris, une

autre destination de nombreux anarchistes russes, ukrainiens et polonais, fuyant la répression bolchévique; entre autres, Nestor Makhno et d'autres compagnons qui y fondèrent en 1925, la revue *Dielo Trouda* (Cause Ouvrière) susceptible de donner vie à un débat international sur les modes d'organisations anarchistes.

Mais revenons à Evguénia et Alexandre. Comme le raconte Evguénia, ils ne restèrent pas longtemps à Paris et leur retour en Union soviétique, à Leningrad, dès l'automne 1927 marqua le début de la dernière période que les deux anarchistes purent passer ensemble. En mai de l'année suivante Alexandre était arrêté à Leningrad pour ses activités à l'étranger, sous l'accusation d'avoir jeté le discrédit sur le régime soviétique, et il était condamné au mois d'octobre suivant à cinq ans de goulag. Enfermé à Moscou, où il avait été amené au départ, puis de nouveau à Leningrad et enfin aux îles Solovki, Evguénia a toujours continué à suivre son compagnon, auprès duquel elle put obtenir trois visites en deux ans. Pendant ce temps Evguénia avait choisi de vivre avec le "peuple de la rue" où elle trouvait des individus avec qui tisser de possibles complicités, et non une expérimentation sociale où puiser de la matière pour un article de journal ou un programme politique.

Irina Flige a écrit que "d'une sympathie toute théorique pour le monde de la pègre, prônée par nombre d'anarchistes, elle passe à la pratique, justifiant ce choix par des considérations idéologiques". Si pour Irina Flige les expropriations d'Evguénia sont celles d'une "jeune enragée", nous préférons y voir plutôt l'intégrité d'une anarchiste

qui, dès le plus jeune âge, avait choisi comment et de quel côté se situer : celui de la racaille, des ivrognes, des prostituées, des enfants de la rue et, selon ses propres mots, “non comme une noble étrangère”. À cet égard, son autobiographie est un éloge du choix, instrument subtil et essentiel d'autodétermination.

Les deux premières versions de cette autobiographie ont été celle en anglais en 2001 et celle publiée en 2008 par Irina Flige dans le premier numéro de la revue en russe *Zvezda*. Cette dernière publication a aussi permis à ce qu'un ami de la famille Markon reconnaisse la biographie d'Evguénia : ce qui a donné vie à une correspondance avec Irina Flige. Voici des extraits faisant partie de cet échange :

Le père d'E. M., Isaak Iouliévitch Markon, était un éminent savant et une personnalité publique. Il était diplômé de la faculté des langues orientales et de la faculté de droit de l'université de Saint-Pétersbourg. Avant la révolution, il avait travaillé à la Bibliothèque publique, et après la révolution comme doyen de l'université de Petrograd (1918-1921) et professeur de l'Université biélorusse (1922-1924). Il fut également le rédacteur de la partie judéo-hellénique de l'Encyclopédie juive en 16 volumes (Saint-Pétersbourg, Brockhaus et Efron, 1908-1913), dont le tome X comprend un article qui lui est consacré. La famille Markon était religieuse ; dans pareil contexte, les conférences antireligieuses d'E. M. apparaissent également comme une rupture avec le passé (...)

(...) Les récits de ma mère concernant E. M. se rapportaient en général aux années de lycée et d'université ; elle y évoquait l'enthousiasme d'E. M., parfois même son exaltation, son penchant pour les décisions immédiates. Par exemple, E. M. écrit : « C'est à cette époque que j'ai commencé à endurer la faim. » D'après ma mère, la chose s'est passée ainsi. Au printemps 1918, deux jeunes filles de seize ans, E. M. et ma mère, montent dans le tramway, un passager s'exclame à leur propos : « Ces deux-là, elles ne connaissent pas la disette » (et en effet, elles ne connaissaient pas encore la disette ; d'après les souvenirs de ma mère, c'est plus tard, durant l'hiver 1918-1919, que la faim et le froid affectèrent leurs familles), mais E. M. déclara sur-le-champ, avant même d'être descendue de voiture, que par principe, elle ne se nourrirait dorénavant que de la ration réservée à chacun, « comme tout le monde ». Tout aussi impulsive fut sa décision de passer de la faculté d'histoire (où elle faisait ses études avec ma mère) à la faculté de philosophie, décision prise sous l'influence d'une conférence de la Volfila — la Libre Association philosophique — à laquelle elles avaient assisté avec intérêt (...)

(...) La dernière fois que ma mère a vu E. M., c'était à Léninegrad, après son retour de l'étranger, et sûrement après l'arrestation d'A. I. D'après ma mère, à l'étranger, E. M. et A. I. s'étaient retrouvés en France sans ressources, ils y vivaient dans la misère, souffraient la faim (ceci est confirmé dans les souvenirs d'E. M., qui parle des asiles de nuit, de la soupe populaire, et de

sa reconnaissance à l'égard du baron de Rothschild). Leur retour en URSS fut largement conditionné par leur situation indigente et sans issue. À leur retour, en automne de 1926, A. I. poursuivit durant presque dix-huit mois son activité littéraire (son roman *Les Argonautes de l'Univers* fut publié en 1926, tiré à 4 000 exemplaires). Tout à fait par hasard, dans une rédaction, A. I. rencontra un journaliste qui avait assisté à sa conférence à Berlin — un indicateur, très certainement. Le journaliste se montra surpris (il ignorait qu'A. I. était rentré en Russie), puis s'enquit avec intérêt de sa vie, lui promit de lui trouver du travail, et lui demanda son adresse ; quelques jours plus tard A. I. était arrêté. Je n'ai jamais entendu parler de la vie d'E. M. après l'arrestation de son mari, de sa déportation, de sa vie dans les bas-fonds, etc. J'étais seulement au courant de son voyage à Kem, de l'exécution d'A. I., du mouvement de révolte d'E. M., de son exécution. Je ne sais d'où provenaient ces renseignements. Un détail m'est resté en mémoire : quelqu'un avait rapporté qu'avant d'être fusillé, A. I. avait crié : « Vive la monarchie ! », cependant ma mère, quand elle racontait l'épisode, disait qu'en réalité il avait crié : « Vive l'anarchie ! », mais que ce mot inconnu avait été déformé par la personne qui avait transmis l'histoire...

Les arrestations n'ont pas épuisé la conviction d'Evguénia. Suite à sa première condamnation en 1929 à un mois de travaux forcés dans la prison de Butyrki et à une deuxième de la même année à trois ans de confinement, elle fut ensuite déportée en Sibirie. Evguénia raconte tout ça dans

son autobiographie qui se conclut avec un énigmatique “Le reste, vous le connaissez”. “Le reste”, reconstitué à posteriori, est que Evguénia fut arrêtée et emprisonnée le 17 juillet 1930 pour son évasion du confinement en région sibérienne de Krasnojarsk ainsi que pour “complicité de tentative d’évasion”. Une fois arrivée illégalement à Kem’, Evguénia s’était donné l’objectif de libérer Alexandre de sa prison aux îles Solovki, un plan d’évasion mené avec un autre prisonnier et qui n’a malheureusement pas abouti. Après son mois d’enfermement à Kem’, Evguénia fût emprisonnée en isolement. Pendant ce temps, ses tortionnaires de la police politique GPU décidaient de la condamner à trois ans de camp, peu avant que Alexandre ne soit fusillé, non sans crier son dernier “Vive l’Anarchie!”.

Durant son enfermement Evguénia tenta de convaincre ses compagnons de galère de refuser le travail, elle publia aussi une feuille manuscrite, la *Gazeta Urkanskaia Pravda*, la Pravda des délinquants, une incitation à se révolter contre le régime bolchévique. Ce fut à l’intérieur du camp, où les tchékistes, dans une logique de terreur d’État, lisaient à haute voix la liste des condamnations infligées à tous les prisonniers de la GPU, qu’Evguénia prit connaissance de l’exécution d’Alexandre. C’était le 18 octobre 1930 et Evguénia, qui le croyait déjà mort, tenta trois fois de se suicider. Peu après, le 11 novembre, Evguénia chercha à venger Alexandre en tentant de frapper à la tête avec une pierre le geôlier Dimitri Vladimirovic Uspenskij, directeur adjoint du camp aux Îles Solovki et directeur de la quatrième section. La vengeance n’aboutit pas et Evguénia fut enfermée dans la cellule disciplinaire où elle

écrivit son autobiographie. Quelle fût la raison pour laquelle cette anarchiste a pu avoir l'autorisation à disposer d'encre et d'une plume pour écrire le récit de sa vie? Le plus probable est qu'au début de l'instruction, soit au moment de remplir le «formulaire de renseignements», soit lors de l'interrogatoire dit «préliminaire» où l'on pose au prévenu des questions sur son itinéraire personnel, Iaroslavskaïa a refusé de répondre et réclamé du papier et de l'encre pour rédiger sa biographie de sa propre main. Cette hypothèse est indirectement confirmée par le fait que le procès-verbal d'au moins un autre interrogatoire, à savoir celui du 12.01.1931, reproduit en annexe, qui comprend un exposé détaillé de ses conceptions politiques, est, lui aussi, rédigé de sa main. Jugée "coupable d'acte terroriste" et de "propagande révolutionnaire", le 20 juin 1931 Evguénia fut arrachée à la vie. Mais ses bourreaux n'éteignirent pas son souffle de vie, ce souffle que les morts-vivants ne connaîtront jamais et qu'elle-même a veillé à transmettre, comme une incitation à poursuivre la lutte.

NOTES :

1. Alexandre Borissovitch Iaroslavski est né en 1896 à Moscou, il a grandi à Vladivostok, a publié son premier poème en 1912, alors qu'il était encore lycéen, dans le journal de Vladivostok *Daliokaïa Okraïna* (« Confins lointains »). Entre 1914 et 1916, résidant à Pétrograd, il entame des études universitaires, mais les abandonne assez vite, visiblement plongé jusqu'au cou dans la vie littéraire et artistique de la capitale. Fin 1916, il retourne à Vladivostok. Il publie son premier recueil poétique, *Un crachat dans l'infini*, en 1917 à Vladivostok. Après quoi, il publie recueil sur recueil. Son implication active dans la guerre civile — détention en prison « pour propagande révolutionnaire » pendant l'occupation américano-japonaise de la région du Primors, puis ralliement au détachement de partisans dirigé par le célèbre combattant anarchiste Nestor Kalandarichvili, opérant près d'Irkoutsk et en Transbaïkalie (Iaroslavski y était chargé du « travail éducatif et culturel ») — ne l'empêcha nullement d'écrire et de publier ses œuvres. Seuls les titres changent un peu : le *Manifeste stellaire* et le *Déluge à venir* (Vladivostok) cèdent la place à *Sang et joie* (Irkoutsk) et aux *Trottoirs ensanglantés* (Nijni-Oudinsk). En 1920-1921, il fut même membre du VKP(b) (on ignore s'il en fut exclu pour ses positions anarchistes ou s'il le quitta de lui-même).

2. Lettre à la rédaction, *Roul*, n. 1800, 2 novembre 1926.

Sommaire

Introduction	5
<i>Mon Autobiographie</i> , Evguénia Iaroslavskaïa-Markon	11
<i>Annexes</i>	
Interrogatoire d'E. I. Iaroslavskaïa du 12.01.1931	95
Ordonnance de renvoi	99
Extrait du procès-verbal de l'Audience foraine du Col. de la Guépéou	107
Extrait du récit d'un gardien	109
Postface	119

Editions L'Assoiffé

- **Ce fut mon cœur qui prit le poignard (Sante Caserio)**
306 pages - 13,5 x 19 cm, 8 €
- **Face à face avec l'ennemi.**
Severino Di Giovanni et les anarchistes intransigeants dans les années 1920-1930 en Amérique du Sud.
560 pages - 13 x 19 cm, 12 €
une co-édition de Tumult & L'Assoiffé
- **Les bandits rouges (G. Gavilli et E. Malatesta)**
44 pages - Brochure, 12 x 17 cm, 2 €
- **Une Idée en armes / Un'Idia in armi**
Expériences anarchistes aux États-Unis et en Russie au début du 20ème siècle
88 pages - 13 x 20 cm, 3 €
- **Ma peste de vie (Claudio Lavazza)**
283 pages - 13,5 x 20 cm, 10 €
- **Paroles claires**
La « bonne guerre » des anarchistes italiens immigrés aux États-Unis (1914-1920)
303 pages - format A5, 12 €

- **Adiós prisión. Récits des évasions les plus spectaculaires (Juan José Garfía)**
85 pages - format A5, 6 €
- **J'ai rêvé d'un monde en flammes tourbillonnant dans l'infinie (Bruno Filippi)**
145 pages - format A5, 6 €
- **Coup pour coup (Émile Henry)**
145 pages - format A5, 6 €

*Pour toute commande, écrivez à lassoiffe@riseup.net
Pour les commandes de plus de 5 exemplaires par titre,
comptez sur une réduction de 30 %*

lassoiffe.noblogs.org

Achévé sur les presses de l'imprimerie anarchiste
« *L'impatience* » (Marseille)